Buffalo Bill

À la rescousse

ou Les francs-tireurs à cheval

Rosa Bonheur
1889

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Rosa Bonheur (1822-1899), *Le Colonel William F. Cody* (1889),
Buffalo Bill Center of the West, Cody, WY, États Unis.

William Frederick Cody (1846-1917), dit Buffalo Bill.

À LA RESCOUSSE

Les voleurs de l'Arkansas

PAR UNE JOURNÉE de printemps où le soleil avait de la peine à faire pénétrer ses rayons à travers les nuages, vers midi, un homme se reposait dans le voisinage immédiat d'un épais massif de cotonniers. On voyait au premier coup d'œil qu'il était accoutumé à chevaucher par tous les temps à travers les immenses plaines herbues de l'Arkansas.

Son costume était, dans son ensemble et ses détails, celui des chasseurs du Kansas. Une barbe et des moustaches brunes encadraient son visage hardi, aux traits nettement découpés, dont le soleil du Far West avait foncé le teint. Ses yeux étaient fermés pour l'instant. Sans doute il s'était abandonné au sommeil pour se refaire après une course épuisante. Mais ces hommes de l'Arkansas savent dormir et veiller tout à la fois : de temps en temps ses longs cils sombres s'écartaient et ses yeux s'entrouvraient pour se refermer aussitôt.

Il était visible qu'il ne se sentait pas très en sûreté, car il avait la précaution de garder au bras son fusil, une bonne arme se chargeant par la culasse. Il ne lui fallait qu'un instant pour être, en cas de besoin, prêt à tirer.

Cependant autour de lui régnait une heureuse et tranquille paix. Seul, le cri d'un oiseau ou l'appel plaintif de l'antilope interrompait par intervalles le silence solennel de la prairie.

À quelques pas du dormeur paissait un cheval, bête fine et bien faite qui se régalait des tendres tiges d'herbe dont le printemps verdissait la plaine.

Tout à coup le noble animal releva la tête comme pour regarder au loin, pointa ses oreilles avec inquiétude, gratta le sol du pied et poussa un faible et discret hennissement.

Au même instant le chasseur du Kansas se soulevait à demi. Il ne lui fallut pas une seconde pour secouer complètement l'emprise du sommeil.

— Hé ! Buckskin, vieux camarade, qu'est-ce qu'il y a ? dit-il en se mettant debout, comme si l'animal pouvait réellement lui répondre.

En même temps, l'homme inclinait la tête de côté et écoutait ; puis il se coucha à plat ventre sur la terre et appliqua l'oreille droite au sol herbeux.

— Par Jupin, dit-il en se relevant, je ne veux pas m'appeler Buffalo Bill si je n'ai pas perçu le bruit d'un galop de chevaux. Les cavaliers peuvent être à trois milles d'ici, mais ils approchent, il n'y a pas à en douter. Eh bien, je crois qu'il est à propos de se tenir sur ses gardes. Je ne peux pas savoir si ce n'est pas une bande de diaboliques Peaux-Rouges, ou, ce qui serait encore pire, de chenapans blancs, qui se dispose à barrer ma route… Allons, Buckskin, ici, derrière le massif de cotonniers, nous les laisserons passer inaperçus ; car pourquoi, sans nécessité, chercher un conflit ?

L'intelligent animal comprit tout de suite les paroles de son maître et se hâta d'entrer avec lui sous les hautes tiges des cotonniers, très suffisantes pour cacher l'homme et la bête.

Mais à peine le chasseur s'était-il installé à terre près de son cheval, qu’il sursauta de surprise, car, cette fois, il avait entendu des sons qui ébranlaient fortement son présent amour de la paix.

Un cri avait frappé son oreille, un cri de femme, suivi dans la même minute de plusieurs coups de feu.

— Holà ! Buckskin, mon bon camarade, s’écria le chasseur d’une voix émue, je crois que voilà encore une nouvelle aventure, comme nous en avons eu tant dans la prairie. Tonnerre ! c’est une jeune femme à cheval qui nous arrive. Elle tient en ses mains un fusil fumant encore. C’est elle qui vient de tirer des coups de feu ; et derrière elle... ah ! je ne connais pas un arbre, ni un arbuste, ni un brin d’herbe de la prairie, pas un visage d’homme, rouge ou blanc, dans l’Arkansas, si ce n’est Jack Corters qui la suit avec sa bande de larrons.

La chasse sauvage, que l’homme avait vue venir de loin derrière le buisson de cotonniers, rapprochait sa rumeur ; poursuivie et poursuivants se dirigeaient en plein sur lui.

Sur un cheval bai, petit, mais d’une vitesse peu commune, dont la crinière se hérissait d’épouvante, était assise une jeune fille élancée et remarquablement belle. Le vent qui passait sur la prairie jouait avec les boucles blondes d’une très longue chevelure qui lui tombait en désordre sur les épaules. Pour cette belle créature la fuite était évidemment une question de vie ou de mort, poursuivie qu’elle était par une horde d’hommes à l’aspect farouche et armés jusqu’aux dents. Ils avaient l’air de vrais *desperados,* qui n’ont plus rien à perdre que leur vie.

En fait, l’Arkansas était alors le rendez-vous d’une quantité de gens sans aveux qui, pour les colons honnêtes du pays, constituaient un bien plus grand danger que les Indiens avec qui les fermiers étaient en lutte perpétuelle. La manière dont les hommes rouges pratiquaient la guerre, tout abondante qu'elle fût en ruses et en traîtrises, pouvait être qualifiée de loyale en comparaison de la lâche et ignoble perfidie que déployaient les voleurs blancs pour arriver à leurs fins.

Il n'y avait que les hommes courageux et résolus, habiles à manier le fusil, qui osassent à cette époque se risquer dans la prairie et quitter la protection des établissements d'exploitation rurale, ordinairement bien fortifiés.

Mais dans la poitrine de cette jeune fille, à qui les voleurs en avaient pour l'instant, il était clair qu'un cœur vaillant battait. Tout en faisant appel à la vitesse de son cheval, elle avait plusieurs fois déchargé son fusil sur la meute à ses trousses, et l'avait ainsi maintenue à une certaine distance.

Cette distance toutefois diminuait de minute en minute, de sorte que l'infortunée devait sûrement tomber bientôt entre les mains des bandits.

Un homme à longue barbe noire paraissait surtout animé contre elle. Son cheval, qu'il excitait à coups de crosse de fusil, courait frénétiquement ventre à terre. Lorsqu'il se crut assez près de la jeune fille pour qu'elle pût l'entendre, d'une voix rauque comme en ont ceux qui aiment trop l'eau-de-vie, il cria :

— Arrêtez, jeune fille ! ... ou, par l'Enfer et le Diable, ce ne sera pas ma faute si mes gens tuent votre cheval sous vous, et peut-être vous blessent, vous aussi... Pourvu qu'ils ne vous massacrent pas, car je veux et je dois vous avoir vivante.

La jeune fille ne retourna pas la tête, elle savait que ce geste lui ferait perdre des secondes précieuses et que la possibilité de sauver sa vie tiendrait peut-être à une seconde.

Sa main effleura d’une caresse le cou de son cheval, et, se penchant tout contre sa tête, elle murmura :

— Cours, Darling ! Il y va de ta vie et de la mienne, – et pour moi, sans doute, de plus que de la vie.

À peine le cheval eut-il entendu la voix de sa maîtresse qu’il réunit tous ses moyens dans un effort désespéré. Il sembla avoir oublié sa fatigue, son corps effilé se tendit, ses jambes dévorèrent puissamment l’espace et, pendant une demi-minute, les bandits purent croire que leur victime leur échappait, lorsque...

Un cri de terreur résonna sur la prairie jusqu’à la rive prochaine de l’Arkansas, tandis qu’un rauque hurlement de triomphe sortait des gosiers enroués des bandits.

Le bon cheval avait butté contre une racine d’arbre serpentant à fleur de terre ; il était tombé, portant encore sur son corps frémissant sa belle maîtresse, qui dut à sa science équestre de ne pas être désarçonnée et lancée paraboliquement sur le sol.

— Ne vous l’ai-je pas dit, belle Alice, cria l’homme à la barbe noire avec un rire diabolique, que, cette fois, vous ne m’échapperiez pas ? ... Ah, ah ! avec nous l’Enfer est ligué, et contre vous le ciel est conjuré… Maintenant vous...

— ... ne tomberez pas dans les mains d’un coquin de ton espèce, Jack Corters, interrompit une voix nette, retentissante comme un coup de tonnerre. Tant que Buffalo Bill pourra manier un fusil, tant que ses yeux sauront distinguer la physionomie d’un honnête homme du faciès d'un bandit, il ne laissera pas une jeune fille sans défense aux griffes de gibiers de potence comme vous tous.

Le chasseur du Kansas monté sur son cheval venait de surgir brusquement du buisson de cotonniers. Il joignit l'acte à la parole, car, épaulant son fusil à tir rapide, avec une précision incomparable, presque sans viser, il envoya trois balles dans la cohue des bandits arrivant en ouragan.

Pas une des trois balles ne fut perdue.

La première perça un voleur à la gorge, et le renversa mourant ; la seconde fracassa la main d'un autre au moment même où il voulait coucher en joue le protecteur de leur victime, et la troisième tua net le cheval que montait l'homme à la barbe noire, Jack Corters, le chef de la bande.

Jack Corters culbuta avec son cheval. Mais l'instant d'après il s'était élancé sur la monture de son compagnon mort.

L'apparition d'un seul homme s'opposant courageusement à des coquins, avait suffi, – chose rare ! – à leur donner une véritable panique.

La plupart des voleurs tournèrent bride et se précipitèrent en une fuite folle à travers la prairie ; d'autres, blêmes, la tête perdue, cherchaient machinalement un abri, craignant que la mort qui jaillissait du fusil du chasseur ne les frappât à leur tour.

Jack Corters fut de ceux qui firent faire demi-tour à leur cheval, mais se dressant sur ses étriers, et tout son corps tremblant de rage, il jeta derrière lui ces mots dans un hurlement :

— Quel Satan vous a conduit sur notre chemin, Buffalo Bill ? Cette immixtion dans mes affaires, vous la paierez de la dernière goutte de sang de votre corps, ou je ne veux plus être appelé le colonel Jack Corters, le Loup de la prairie.

— Vous êtes un ridicule bravache de faux colonel Jack, lui cria en retour Buffalo Bill, – car c'était bien, en effet l'éclaireur célèbre dans tout l'Oueſt américain, le héros de tant de combats avec les Peaux-rouges.

— Quel capon ne faut-il pas être pour tendre des embuscades aux femmes et ne pas oser se mesurer avec un homme ! ... Allons, Jack Corters, revenez un peu. J'ai encore une jolie balle pour vous dans mon canon de fusil, et cela me ferait un plaisir tout particulier de vous en fracasser le crâne.

Jack Corters n'attendit point l'exécution de cette menace. Il enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval au point d'en faire ruisseler le sang, et l'animal fou de douleur, partit en un galop effréné.

Soit que Buffalo Bill ne fût pas diſposé à entreprendre une poursuite, soit qu'il pensât qu'il était prudent de ne pas risquer, étant seul, de se laisser prendre dans quelque embûche par la bande de Corters, il renonça pour cette fois à régler ses comptes avec le bandit à la barbe noire, et il préféra porter son attention sur la gracieuse jeune fille que sa présence d'eſprit et la sûreté de sa main avaient délivrée en la préservant, sans doute, d'un effroyable sort.

— Eh quoi ! Alice, eſt-ce bien vous ? s'écria Buffalo Bill pendant que la jeune fille, qui avait relevé son cheval et s'était remise en selle, lui tendait d'un geſte reconnaissant et cordial, sa main longue et fine. Je vous avais prévenue de la canaillerie de Jack Corters. Ah ! je comprends que l'homme à la barbe noire fût si pressé, puisqu'il courait après vous ; Alice Enfield lui tient au cœur ! … Puisse l'Enfer l'engloutir ! Je pense, Alice, que lui ne vous tient pas. Ce n'est pas pour lui que cette gracieuse fleur est éclose.

Une légère rougeur envahit les joues de la jeune fille, pendant que Buffalo Bill lui rendait chaleureusement son serrement de main.

— J'ai à vous remercier de tout mon cœur, dit Alice d'une voix musicale et sonore, en inclinant sur son sein ému sa tête entourée de boucles d'un merveilleux blond. Je crois bien que vous n'êtes pas arrivé une minute trop tôt, Bill Cody, car mon cheval était tombé et les bandits ne m'auraient pas laissé le temps de recharger mon fusil. Mais si cet accident n'était pas arrivé, – Alice en disant cela, retroussa ses lèvres roses et montra les perles admirables de sa bouche, – je ne m'effrayais pas de Jack Corters et de tous ses chenapans. Maint et maint d'entre eux auraient mordu la poussière avant de me tenir en leur pouvoir. Ça n'empêche pas que vous m'avez sauvée et je vous remercie encore une fois, Bill Cody.

— Vous n'avez aucune raison de me remercier, répondit le fameux chasseur du Kansas, appuyé sur le canon de son fusil et regardant Alice en souriant. Ce que j'ai fait, tout autre l'aurait fait à ma place et sans délibérer un moment. Qui connaît Jack Corters ne laisse pas une jeune fille sans défense tomber dans ses mains. Et à plus forte raison moi, qui ai toujours eu de l'affection pour vous… Mais expliquez-moi ce que vous venez faire dans cette solitude. Pour quel motif avez-vous quitté la paisible Agence indienne de votre père ?

Je suppose que dans les grands magasins où monsieur Enfield a de quoi fournir à tous les besoins des blancs et des rouges, vous vous trouvez beaucoup plus en sûreté que dans la prairie ?

— Je voulais aller voir mon oncle, répondit-elle lentement. J'ai appris qu'il était malade, au lit, j'ai pensé qu'il était de mon devoir de courir à son chevet et de le soigner. Il demeure là-bas, de l'autre côté du fleuve Arkansas, et sa ferme est encore à vingt bons milles d'ici.

— Vous êtes une petite étourdie, dit en riant Buffalo Bill, qui, pendant toute cette conversation, n'avait cessé de surveiller attentivement le voisinage dans la crainte que quelques-uns des gens de Jack Corters ne fussent revenus furtivement se mettre en embuscade pour leur envoyer, à lui et à la jeune fille, des coups de fusil. Vous vous êtes envolée du jardin de votre père, sans même réfléchir que bien des dangers guettent un si ravissant petit papillon. Mais à aucun prix je ne vous laisserai repartir seule. La ferme de votre oncle est trop loin, et je pense que le mieux est que vous fassiez une gentille visite à mes sœurs, à ma ferme sur le Ruby Creek. Mes sœurs chéries seront heureuses de vous voir. Lorsque vous serez restée avec nous une couple de jours et que vous serez remise de l'heure émouvante que vous venez de passer, je vous accompagnerai jusque chez votre père. Il sait sans doute que vous avez entrepris ce voyage pour aller chez votre oncle ?

— Il ne le sait pas, répondit Alice. Il ne m'aurait pas donné la permission. Vous savez comme il est pointilleux. Il n'y a pas beaucoup de gens avec qui il soit en bons termes, et avec mon oncle il s'est brouillé depuis longtemps.

— Je sais, monsieur Enfield est un original. Mais cela n'empêche pas qu'il ait pour la plus belle et la plus courageuse enfant de tout le Kansas, et que je me considère heureux d'être arrivé juste à point pour la délivrer des mains de ce brigand de Jack Corters.

Débordant de reconnaissance, Alice lui tendit encore une fois les deux mains.

— Laissez-moi de nouveau vous remercier du fond de mon cœur. Non, il n'y a pas, dieu m'en est témoin, d'homme plus vaillant que Buffalo Bill, l'éclaireur de l'Arkansas, dans toute l'étendue des États-Unis, et les diables rouges, à qui nous avons affaire ici, causeraient bien plus de mal et de dommages s'ils n'avaient pas peur de Buffalo Bill.

Bill eut un rire de légitime orgueil en entendant ces éloges, qui prenaient un son particulièrement doux sur ces belles lèvres. Cependant il s'occupait à ajuster le harnais de son cheval, tandis qu'Alice examinait attentivement le sien.

— A-t-il du mal ? demanda Buffalo Bill.

— Je ne vois rien, répondit-elle en caressant le cou de la bête. Mon pauvre Darling ! Il était si fatigué, si à bout de souffle ! Et cette méchante racine qui s'est trouvée là pour le faire tomber !

— Eh bien ! Darling se refera, lui aussi, à ma ferme sur le Ruby Creek, et il se régalera de bon fourrage à côté de mon Buckskin. Donc, en avant ! En selle, mademoiselle Alice ! En trois heures nous pouvons être à l'établissement sur le Ruby Creek.

Il enleva la gracieuse jeune fille par la taille, la mit sur le dos de sa monture, lui-même sauta sur Buckskin, et, sans tarder davantage, ils se lancèrent à côté l'un de l'autre dans la direction de la ferme, bavardant gaiement, comme s'ils avaient déjà oublié la terrible aventure avec Jack Corters et sa sombre bande.

Tout à coup, Alice releva les rênes et sur le champ son cheval s’arrêta.

— Pourquoi n’allez-vous plus, mademoiselle Alice ? demanda Buffalo Bill. Est-ce que le cheval veut du repos ? Nous sommes encore à dix milles de ma ferme.

— Ce n’est pas de repos que j’ai besoin, répondit mademoiselle Alice dont les traits charmants avaient pris subitement une expression de gravité insolite. Mais je vous ai dit tout à l’heure quelque chose qui n’était pas la vérité, Buffalo Bill, et je ne veux pas vous tromper.

Le célèbre chasseur de l’Arkansas regarda son interlocutrice d’un œil étonné.

— J’ai quitté la maison de mon père, continua-t-elle d’une voix hésitante, non pas pour aller soigner mon oncle malade, mais parce que je voulais me mettre sous sa protection, car je ne peux plus demeurer sous le toit de mon père.

— Tonnerre ! s’écria Buffalo désagréablement surpris. Ainsi vous abandonnez votre père, monsieur Enfield, – vous fuyez la maison paternelle, pour appeler les choses par leur nom ?

— Vous avez raison, reprit Alice ; mais écoutez le motif qui m’a décidée à cette démarche, et vous saurez peut-être comment l’apprécier.

Un profond soupir souleva son sein. Pendant une minute silencieuse, elle contempla de ses yeux humides et brillants la prairie qui, dans la splendeur du soleil couchant, s’étendait devant eux comme une mer d’émeraude. Puis elle reprit :

— Vous avez vous-même tout à l'heure appelé mon père un original ; il l'est en effet. C'est après la mort de ma mère qu'il l'est devenu. Je crois qu'il a depuis lors, désappris à aimer toute créature humaine. Moi-même, il me traite froidement. Il est avare de paroles avec tout le monde ; mais quand il est seul, il se parle sans cesse à lui-même. J'ai toujours supporté la rudesse et l'étrangeté des manières de mon père, j'ai toujours été pour lui une fille bonne et obéissante ; mais dans les derniers temps, monsieur Cody... Je vous en conjure, ne confiez à personne au monde un seul mot de mon secret, car je ne veux pas que mon père soit méprisé...

— Buffalo Bill, repartit le chasseur du Kansas, a vécu assez longtemps parmi les Indiens pour savoir qu'une des principales vertus de l'homme est le silence. Ce qu'on lui confie reste enseveli dans son sein.

— Sachez-le donc, monsieur Cody, murmura Alice, qui avait peine à retenir ses larmes, ce Jack Corters ne m'a pas poursuivie sans motif. Ah ! je crains que mon père lui-même ne lui en ait donné la permission.

— Par les os de Washington ! s'écria Buffalo Bill, ce serait ou la plus grande canaillerie que monsieur Enfield pourrait commettre, ou une stupidité sans pareille. Qui ne sait, en Arkansas, que Jack Corters est le plus fieffé coquin qu'il y ait dans tous les États de l'Ouest ? Qui ne sait que Corters s'entend avec les Indiens Cheyennes ? Lui et ce drôle de Bill Anderson, dont il s'intitule le lieutenant, ont réuni autour d'eux tous les *desperados* de la région et rendent le pays mal sûr. Et s'ils ne peuvent à eux seuls exécuter un mauvais coup, ils s'associent les Cheyennes ; ils ne rougissent pas de conduire l'homme rouge contre le blanc... Et c'est avec de tels gens que votre père pactiserait ? Non, non Alice, je ne pourrai jamais le croire.

— Et pourtant j'ai vu, reprit Alice, un accent de douleur dans la voix, j'ai vu Jack Corters pénétrer secrètement dans la maison la nuit, lorsque mon père me croyait endormie depuis longtemps. Mon père et lui s'enfermèrent dans le magasin et conversèrent longuement ensemble. Je crois avoir entendu mon nom, et je crains fort d'avoir été le sujet de leur conversation. C'est pour cela, Buffalo Bill, que j'ai résolu de quitter la maison de mon père et de m'enfuir auprès de mon oncle. Ah ! je ne l'ai pas fait sans avoir le cœur gros, mais...

Les paroles qu'Alice Enfield avait encore à dire furent subitement interrompues par des coups de feu qui éclatèrent à une certaine distance, dans un bouquet de pins. En même temps on entendit un cri sauvage, le bruit d'un combat et tout le vacarme, trop bien connu de Buffalo Bill, que fait l'homme rouge lorsqu'il se trouve sur le sentier de la guerre.

— Oh ! oh ! s'écria le chasseur de l'Arkansas en étreignant son fusil, je crois que les gueux de Peaux-Rouges sont encore tombés sur des blancs. Êtes-vous prête, Alice, à combattre avec moi, épaule contre épaule ? Saurez-vous manier votre fusil dans un combat sérieux ?

— Je ne serais donc pas une fille de la prairie ! répondit Alice, dont l'ardeur guerrière faisait monter le sang à ses joues. Ne vous inquiétez pas de moi, monsieur Cody. Je ne suis qu'une femme, sans doute ; mais, dans un combat avec les Peaux-Rouges, je saurai faire ma partie.

— Alors suivez-moi, s'écria Buffalo Bill, et faites bon usage de votre fusil. Visez bien votre homme. Chaque balle doit porter.

— Porter et tuer, reprit Alice enthousiasmée ; et sur son petit cheval elle s'élança à côté du grand coursier rouge de Buffalo Bill, légère comme une plume que le vent emporterait.

En quelques minutes ils eurent atteint le lieu de la lutte. Elle se livrait dans une large clairière herbue, au milieu du bois de pins.

Quatre blancs qui cherchaient à se couvrir derrière les arbres, s'efforçaient de tenir à distance une bande d'une vingtaine de Peaux-Rouges.

D'un rapide coup-d'œil Buffalo Bill vit tout de suite que les Indiens étaient conduits par un blanc, et dans ce blanc il reconnut un bandit tristement fameux, Bill Anderson, gaillard grand et sec, dont la face était barrée par une moustache rousse martialement hérissée. Une large cicatrice lui sillonnait le front.

Buffalo Bill connaissait bien le personnage. Il se rappelait encore nettement l'heure où, se battant contre ce Bill Anderson, il l'avait étendu par terre d'un coup de sabre. Cette cicatrice était son œuvre.

Mais il reconnut aussi tout de suite les quatre blancs pressés par l'ennemi ; à leur vue son cœur battit plus fort et plus chaud, et il sentit qu'il devait partager le sort de ces hommes, quelque tournure que prît le combat.

C'étaient en effet, des gens à lui qu'il rencontrait là, ses amis, qui vivaient avec lui sur sa ferme et qui l'aidaient à la cultiver. Le premier qu'il remarqua était Frank Stark, connu dans toute la contrée sous le nom de Frank le Tireur-Éclair. Près de lui se tenait Wild Bill, qui était, lui aussi, un solide et audacieux compagnon.

À quelques pas de celui-ci, appuyé contre un pin, était le petit caporal Joe Bevins, qui avait pris part à tant de chaudes affaires au service de l'Union, et qui maintenant s'était retiré sur le Ruby Creek avec sa femme Kitty Mulden ; enfin le quatrième, le dernier mais non le moindre, était le vétéran Tom Towners, qui faisait également, avec sa femme Lotty, partie de la maisonnée de Buffalo Bill.

Buffalo Bill avait tout de suite deviné que ses gens étaient allés à sa rencontre en apprenant que les Cheyennes avaient recommencé à battre le pays. Ils avaient été attaqués en chemin, et maintenant ils se défendaient comme savent se défendre les hommes de l'Ouest quand il s'agit de vaincre ou de mourir.

Les Indiens, sous la conduite de Bill Anderson, les avaient assaillis avec fureur. Au galop de leurs petits chevaux, ils étaient arrivés comme une tempête sur les quatre hommes.

Ceux-ci avaient déchargé leurs fusils, mais quoique deux des Indiens fussent tombés bas, les autres, sans se mettre en peine de leurs camarades, avaient continué à s'approcher toujours davantage de ceux qu'ils considéraient déjà comme leurs victimes.

— N'ayez pas peur, jeunes gens ! tonna soudain la voix de Buffalo Bill. Je suis près de vous et j'amène un autre bon fusil… Nous pensons que nous avons bien deux mots à dire dans la conversation.

Deux détonations retentirent, deux éclairs jaillirent des fusils de Buffalo Bill et d'Alice, et deux Cheyennes gigantesques, qui étaient en avant des autres, tombèrent, inanimés, de leurs chevaux.

— Vive Buffalo Bill ! s'écrièrent les quatre hommes en voyant leur chef et maître. Tout cela n'est plus qu'un jeu d'enfant. Nous saurons bien maintenant tenir les coquins rouges à distance.

En cette affaire, le nom seul de Buffalo Bill fit merveille. À peine Bill Anderson sut-il que le célèbre chasseur de l'Arkansas, son ennemi mortel, avait paru sur le champ de bataille, qu'il perdit toute envie de continuer le combat.

Mais Buffalo Bill, Alice et les quatre hommes ne lui laissèrent pas le temps de réfléchir.

Des coups de feu retentirent et neuf autres Cheyennes durent payer de leur vie leur perfide attaque, avant que Bill Anderson eût réussi à prendre la fuite avec le reste de sa horde.

— Ne les poursuivrons-nous pas, Bill ? demanda Frank Stark. Il y a longtemps que vous vous proposez d'en finir avec ce Bill Anderson. Je crois que ce serait une riche occasion.

— Laissez la bande courir, dit Buffalo Bill en serrant la main de son ami. J'ai le grand désir de revenir à la maison. Il y a de l'orage dans l'air, et il est inutile de nous laisser surprendre, d'autant que nous emmenons mademoiselle Alice avec nous, elle restera à Ruby Creek aussi longtemps qu'il lui plaira.

— Nous allumerons bien une pipe de tabac, du moins, dit Tom Towners en riant. Le Diable sait que c'est une vieille habitude chez moi. Quand je me suis vaillamment battu, il faut que je fume pour me sentir tout à fait bien.

La proposition de Tom Towners fut acceptée avec plaisir. Les hommes bourrèrent leurs pipes courtes et bientôt s'éleva, entre les cimes des pins, la fumée gris bleu du tabac.

— Hé ! qu'est cela ? s'écria tout à coup Buffalo Bill. Voilà des cavaliers qui descendent la colline. Ce drôle de Bill Anderson aurait-il envie encore une fois…

— C'est mon père ! fit Alice très étonnée et sans aucune émotion joyeuse. Ô dieu ! il s'est aperçu de ma fuite et il vient pour me remmener à la maison.

— C'est ma foi vrai, c'est monsieur Enfield, murmura Bill. Il s'est fait escorter de trois cavaliers de la garnison du fort. Maintenant, Alice, si vous n'avez pas envie de vous en retourner à la maison avec votre père…

— Au nom de dieu, supplia Alice, ne vous opposez pas à sa volonté. C'est mon devoir d'obéir à mon père. Peut-être, après tout, me suis-je trompée ; peut-être mon père n'a-t-il parlé que d'affaires de son commerce avec Jack Corters. Ô mon Dieu ! Ce n'est pas chose à croire, qu'un père veuille faire le malheur de son propre enfant.

— Vous avez absolument raison, Alice, dit Buffalo Bill à voix basse. Un enfant doit se soumettre à la volonté de son père. Il n'en est pas autrement cette fois-ci. Mais avant qu'il nous ait rejoints, j'ai quelque chose à vous dire, Alice. Si votre soupçon devait se fortifier et que vous eussiez besoin d'un ami, faites-le moi savoir. N'importe comment, et de jour ou de nuit, Bill sera là pour vous soutenir.

Pendant cette conversation, monsieur Enfield était arrivé. Derrière lui les trois cavaliers regardaient avec intérêt et émerveillement les indiens morts qui gisaient sur leur chemin.

Monsieur Enfield, le préposé aux vivres de l'Agence de l'Arkansas, était un homme d'environ cinquante-cinq ans.

Ses cheveux coupés courts étaient tout gris, et une barbe poivre et sel lui tombait jusque sur la poitrine. Il avait des traits nettement accusés et empreints de mélancolie ; et au-dessus de la racine du nez s'était creusée une ride profonde.

— Ainsi c'est ici que je vous retrouve ? dit monsieur Enfield d'un ton fort peu amical, en s'arrêtant près de sa fille. Depuis quand est-ce la coutume dans les États qu'un enfant abandonne la maison de son père, sans même l'en avertir ? Et qu'est-ce que cela signifie que je vous voie en compagnie de Buffalo Bill ?

— Cela signifie, monsieur Enfield, répondit Buffalo Bill pour Alice, que, sans mon intervention, votre fille aurait été enlevée et emportée je ne sais où par Jack Corters. Je suis arrivé juste pour voir comment ce gredin et sa bande poursuivaient Alice.

— Buffalo Bill m'a sauvé la vie, père, interrompît Alice, et vous lui devez des remerciements.

Mais remercier ne paraissait pas être l'affaire de monsieur Enfield. Le pli de son front se creusa plus encore et il murmura entre ses dents quelque chose qu'avec la meilleure volonté du monde on ne pouvait pas prendre pour un témoignage de gratitude.

— Et maintenant tournez votre cheval, ordonna-t-il à Alice, et venez avec moi à la maison. Vous ne vous amuserez pas une seconde fois à courir la prairie sans être accompagnée. Buffalo Bill ne se trouverait pas toujours là.

— Je voulais faire à votre fille la proposition de venir avec moi visiter mes sœurs dans ma ferme sur le Ruby Creek, dit Bill ; et si cela vous était agréable, pendant un jour ou deux, votre enfant dans la compagnie de mes...

— Il ne peut être question de cela, répondit Enfield avec le même accent de mécontentement et d'hostilité qu'il avait eu jusque-là. Je n'ai pas grand temps à me promener dans la prairie, on a besoin de moi à l'Agence.

La belle jeune fille tendit une fois encore la main à Buffalo Bill et, pendant qu'Enfield s'approchait des cavaliers pour convenir avec eux du chemin à suivre au retour, elle chuchota rapidement à son sauveur :

— Je n'oublierai jamais, monsieur Cody, ce que vous avez fait aujourd'hui pour moi. Ah, c'est avec le cœur gros que je suis mon père ; mais je le vois, il le faut, c'est mon devoir de fille. Toutefois, avant de nous séparer, je veux vous faire entendre un avertissement.

— Un avertissement ? fit Buffalo Bill très surpris.

— Vous connaissez Hankins, le sang-mêlé ? dit Alice.

— Je connais Hankins, et je n'ai jamais eu pleine confiance en lui, quoiqu'il ait toujours fait profession d'être l'ennemi le plus implacable des Cheyennes, et qu'il ait toujours tenu pour nous, hommes blancs.

— Défiez-vous en tout et pour tout de ce Hankins, reprit Alice, toujours à voix basse. Lui aussi se livre à des allées et venues nocturnes chez mon père. Vous n'avez qu'à regarder ses yeux faux, vous verrez ce qu'il s'y cache de fourberie. Prenez vos précautions en arrivant à Ruby Creek ; il recèle une vilaine âme, croyez-moi.

— Prête, Alice ? ... cria Enfield d'une voix forte et impérieuse. Depuis quand est-il besoin en Arkansas de dépenser tant de paroles ? Un serrement de main suffit. Et Buffalo Bill, d'ailleurs, n'est pas homme à se laisser accabler de remerciements.

— Adieu ! dit Alice, et elle tourna la tête de son cheval et s'éloigna à côté de son père. Ils montèrent la petite colline. Les rayons du soleil couchant mettaient un reflet d'or sur les cheveux blonds de sa nuque.

Pendant longtemps Buffalo Bill la suivit gravement des yeux.

— Pauvre enfant ! murmura-t-il en se caressant la barbe, comme lorsqu'on réfléchit. J'espère que tu ne vas pas au-devant d'un danger sérieux. Mais cet Enfield ne me revient pas ; il a l'air de ceux dont le front cache de sombres pensées. Un homme libre et honnête n'a pas ce regard.

Buffalo Bill poussa un profond soupir et s'adressant à ses gens :

— Maintenant, en avant ! dit-il d'une voix haute. Voyez ! le soleil est rouge à son coucher. Cela signifie que du mauvais temps se prépare, pour ce soir même, peut-être. Nous ferons bien de piquer des deux pour être de bonne heure auprès des nôtres.

Les quatre hommes avaient déjà repris leurs chevaux, qu'ils avaient chassés dans le bois pendant l'attaque des Indiens. Ils firent de cercle autour de leur chef et ami et crièrent joyeusement :

— Vive Buffalo Bill ! En route pour Ruby Creek, pour la maison !

L'attaque de la ferme de Ruby Creek

LA FERME de Buffalo Bill, comme on l'a déjà dit plusieurs fois, était située sur le Ruby Creek, petite rivière qui avait assez d'eau pour rendre l'approche de la propriété à peu près impossible aux ennemis de ce côté-là. Derrière s'élevait un petit bois, qui embrassait mollement le domaine de Buffalo Bill des deux autres côtés.

La maison d'habitation était construite en troncs d'arbres comme elles le sont dans l'Ouest américain ; elle avait de petites fenêtres et un très grand nombre de meurtrières, et elle était assez spacieuse non seulement pour loger convenablement Buffalo Bill et sa famille, mais aussi pour lui permettre d'y mener, dans une certaine mesure, la vie patriarcale qu'il aimait, entouré de tous ses gens.

Ceux-ci habitaient des maisonnettes construites de la même manière, en troncs d'arbres, toutes très rapprochées du bâtiment principal occupé par la famille Cody.

À une portée de fusil environ de la maison, il y avait, dans le Ruby Creek, un endroit qui se desséchait un peu en été. Il s'y formait un gué. Aussi Buffalo Bill y avait élevé une sorte de fortification, comme une tour de guet, d'où l'on découvrait tout le pays, de sorte qu'il n'était pas possible aux Indiens de s'approcher sans être aperçus aussitôt.

Après une bonne chevauchée de deux heures, Buffalo Bill et ses gens arrivèrent au Ruby Creek.

Comme toujours lorsque les hommes revenaient à la maison, les femmes et les enfants attendaient près du cours d'eau. L'accueil fut joyeux et cordial. Les deux mademoiselle Cody embrassèrent tendrement leur frère, qui raconta très brièvement l'aventure d'Alice Enfield ; Frank Stark dit bonjour à sa Kitty, aimable Irlandaise qui, comme tant de filles de l'île nébuleuse, était en possession d'une splendide chevelure rousse ; Buffalo Bill échangea un coup d'œil amical et une poignée de main avec une jeune Allemande nommée Marie, qui, en qualité de première servante, faisait la besogne du ménage, et Tom Towners paraissait ne pas pouvoir se rassasier de la vue de sa Lotty, sa ravissante petite femme, plus jeune que lui de vingt-cinq ans au moins, et qui l'aimait de tout son cœur.

Lotty était d'une beauté tout-à-fait frappante, avec ses cheveux noirs qu'elle portait en lourds bandeaux tombant le long de ses joues, et les beaux grands yeux qui animaient son rose visage.

— Enfants ! s'écria Buffalo Bill, qui regardait le ciel en hochant la tête, je crois que nous ferons bien de rentrer tout de suite à la maison, car ça ne peut pas tarder beaucoup, il va y avoir un orage. Le soleil est couché, mais aucune étoile ne s'allume au ciel, et rien ne relève ni n'éclaire le sombre manteau de la nuit.

— Mais le souper vous attend dans la grande salle, dit mademoiselle Cody. Allons, Marie, courez servir... Ah ! nous autres, femmes de l'Arkansas, nous sommes heureuses quand nous tenons dans nos bras nos hommes, frères ou époux, indemnes bien portants, et qu'ils peuvent nous montrer qu'aucune balle ne leur à troué la peau.

Au milieu d'une joyeuse conversation on s'assit à la table, qui était chargée de mets simples, mais appétissants. Ils furent bientôt dépêchés, et firent place à de grands plats, pendant qu'une agréable odeur de rôti emplissait la salle.

Tout à coup un sourd roulement de tonnerre se fit entendre au dehors ; les fenêtres commencèrent à cliqueter et les murailles de bois de la maison à gémir.

— Voilà l'orage ! s'écria Buffalo Bill en se levant pour aller à la fenêtre. Les éclairs fendent déjà les nuages, et notre Ruby Creek a aussi son mot à dire ; entendez-vous comme il mugit ? Par dieu ! je crois que nous allons avoir une jolie tempête, et qu'il ne faut pas penser beaucoup dormir cette nuit.

— M'eſt avis que ce n'eſt pas cela qui doit nous couper l'appétit, s'écria Tom Towners. Que nous importe une bouffée de vent ? Par des temps pareils, nous avons souvent, pendant la grande guerre, couchée sur la terre nue, pendant qu'au-dessus de nous les arbres craquaient terriblement au vent ; plus d'un de ces géants, qui ne pouvait plus réſiſter à l'assaut, eſt tombé, se fracassant à côté de nous, de telle façon que nous nous croyions réduits en bouillie. Mais ils ont été toujours assez raisonnables pour n'atteindre personne.

La petite Edna, la fille de Frank Stark, commença alors à pleurer. Elle avait peur du vent hurleur, qui ébranlait la maison.

— Tiens-toi tranquille, fillette ! cria Frank Stark. Tu es un enfant de l'Arkansas, et tu ne vas pas avoir peur de l'orage. Il y a assez d'autres orages dans la vie, devant lesquels on peut trembler, et qui ne t'épargneront pas plus que les autres.

— Laissez-la pleurer, fit la mère, en la prenant sur ses genoux.

Soudain, sous une rafale violente, la porte s'ouvrit, et en même temps un éclair éblouissant illumina la campagne ; à sa lueur jaune et sulfureuse, la petite compagnie assise à table aperçut dans le chambranle de la porte une haute et maigre figure. C'était Hankins, le sang-mêlé. De ses cheveux noirs et luisants, qui encadraient un visage jaunâtre, la pluie dégouttait, aussi bien que de son *poncho*. Lorsqu'il enleva son grand *sombrero* de feutre, des rigoles d'eau coulèrent sur le seuil de la porte.

Personne de la compagnie ne parut particulièrement charmé à la vue du métis ; il ne jouissait pas d'une grande sympathie à Ruby Creek. Mais les lois de l'hospitalité défendaient à Buffalo Bill de renvoyer de sa demeure, par ce temps de chien, un homme qui demandait un abri. D'ailleurs, personne ne pouvait dire de façon précise et certaine du mal de Hankins, seulement, comme sang-mêlé, il n'était pas extrêmement bien vu. C'était le fils d'une belle Indienne Cheyenne et d'un blanc ; il avait fréquenté les écoles et il jouait du violon comme un maître. Il possédait aussi des connaissances médicales, et, à l'occasion, il se rendait utile à défaut de médecin. Néanmoins, les hommes le méprisaient parce que c'était un sang-mêlé, et les femmes redoutaient ses yeux qui les regardaient si rarement.

— Approchez-vous, Hankins, cria Buffalo Bill après une courte hésitation. Fermez la porte, que nous ne recevions pas la tempête en même temps que vous.

Hankins fit ce qu'on lui demandait et se rapprocha vivement de la table, disant, d'une voix qui semblait vibrante d'émotion :

— J'apporte une mauvaise nouvelle. J'ai rencontré le vieil Enfield qui s'en retournait à l'Agence avec sa fille Alice. Ils m'ont dit que Buffalo Bill avait sauvé la jeune fille des mains de Jack Corters. Mais après avoir pris congé et fait une demi-heure de chemin, j'ai rencontré Jack Corters avec toute sa bande.

— N'as-tu pas vu le vieil Enfield et sa fille Alice ? me demanda-t-il. Si tu veux gagner de l'argent, viens avec nous. J'enlèverai la fillette au vieux, et ce que nous trouverons dans son portefeuille t'appartiendra pour la part, Hankins.

— Je répondis au coquin que j'avais, en effet, rencontré Enfield, mais je lui ai indiqué une fausse direction. Puis je me suis arrangé pour m'échapper. Maintenant je pense que l'orage qui a si subitement éclaté, aura complètement renversé le plan criminel de Jack Corters, car, par un temps pareil, il n'est pas possible de voyager à cheval sur la prairie, et encore bien moins de découvrir deux créatures humaines dans cette immense plaine herbue.

Buffalo Bill avait écouté avec une grave attention le récit de Hankins. Il hocha la tête et dit :

— Je suis de votre avis, Hankins ; par le mauvais temps qu'il fait, Jack Corters aura perdu toute envie de suivre Enfield et Alice à la trace. Mais asseyez-vous près de nous, mangez et buvez.

Modestement et sans bruit, le sang-mêlé prit place à table, au bas bout, où il se trouva à côté de Lotty, la belle femme de Tom Towners.

Tout le temps qu'il mangea, il n'échangea pas une parole avec elle ; mais de temps en temps il levait son regard de son assiette, et alors il le posait avec une singulière expression d'ardeur et de désir sur le beau visage de la jeune femme.

Dehors, la tempête faisait rage ; les éclairs succédaient aux éclairs ; le tonnerre éclatait et roulait sur la prairie si longuement que le bruit de chaque coup durait une minute. Le vent tournoyait en hurlant autour de la maison, comme s'il voulait la déraciner ; mais Buffalo Bill n'avait point d'inquiétude sous ce rapport ; il savait que la maison était bien bâtie et qu'elle avait résisté déjà à bien des tempêtes.

Peu à peu le calme revint avec une éclaircie. À ce moment la porte s'ouvrit et deux cowboys entrèrent, qui tous les deux appartenaient à la ferme ; ils avaient nom Don Tieman et Sim Greaves.

— Voilà de bons danseurs, s'écria Hankins le sang-mêlé. Je vais prendre mon violon et jouer. Pourquoi ne danserions-nous pas quand il fait dehors du tonnerre et des éclairs ? C'est la meilleure manière que nous ayons, nous autres hommes, de dire leur fait aux éléments.

Sa proposition fut acceptée sans peine. Aussitôt, il tira son violon d'un sac qu'il tenait suspendu en bandoulière, et il s'installa par terre, non loin de la porte.

La table fut vivement poussée dans un coin, et hommes et femmes se mirent à danser.

Mais ce plaisir innocent ne fut pas de longue durée.

— Ce n'est pas un coup de tonnerre, cela, s'écria soudain Buffalo Bill d'une voix forte qui domina le joyeux tapage. Attention, vous tous ! Faites taire le violon, Hankins ! ... J'ai entendu des coups de feu.

— Est-ce que les Cheyennes risqueraient une attaque ? dit Joe Bevins, le petit caporal. C'est au crédit des gredins rouges qu'ils ne se laissent pas retenir par ce temps de chien, quand ils sentent le besoin de cueillir des scalpes.

— Au secours... Miséricorde de dieu ! mon enfant ! ... Mon enfant ! ... Sauvez-nous ! ... Je suis blessé !

— Je veux perdre mon nom de Buffalo Bill, dit Cody, si ce n’eſt pas la voix du vieux Enfield…

— C’eſt elle… s’écria mademoiselle Cody très effrayée, et, montrant du doigt la porte : Là, là… le voilà lui-même !

En effet, la porte s’était violemment ouverte et un homme, souillé de sang, tremblant de tous ses membres, pénétrait en chancelant dans cette salle, tout à l’heure séjour de la gaieté et où régnait maintenant le silence de l’effroi.

Buffalo Bill rompit ce silence le premier :

— Enfield… c’eſt vous ! Au nom de dieu qui vous a mis si mal en point ?

Le vieil Enfield s’affala en gémissant sur un siège qu’on avait apporté près de lui, au milieu de la chambre.

— Les coquins, geignait-il en tendant son bras droit qui n’était pas blessé, et en fermant le poing ; les coquins me sont tombés dessus… Jack Corters et sa bande… Mes cavaliers, qui m’escortaient, ont été tués… Alice, ma fille, ils me l’ont enlevée… Moi-même, je suis blessé au bras gauche, dans le haut… Ah ! donnez-moi de l’eau… seulement une goutte d’eau.

Aussitôt dix mains furent prêtes à lui présenter un cordial.

— Où l’attaque s’eſt-elle produite ? demanda Buffalo Bill lorsque Enfield eut bu.

— Pas bien loin de votre maison, répondit le blessé. Nous nous étions trompés, comme il n’eſt guère possible de faire autrement par un temps pareil ; au lieu de prendre la direction de l’Arkansas nous marchions dans les ténèbres et sans le savoir vers le Ruby Creek.

Tout à coup Buffalo Bill s'écria :

— Ah ! les voilà déjà... Les entendez-vous dehors ?... Ils veulent attaquer la maison.

Un cri sauvage s'éleva, des coups de feu retentirent, plusieurs carreaux de vitre tombèrent dans la salle avec fracas, et dehors on apercevait les silhouettes des voleurs.

— Aux armes ! cria Buffalo Bill d'une voix de tonnerre. Chassons ces chiens ! ... Ah ! Jack Corters, tu te risques sur mes terres ! Tu y trouveras ton tombeau.

Il y eut un instant de confusion ; les hommes saisirent leurs fusils et coururent aux fenêtres et aux meurtrières pour tirer sur les bandits.

— Don Tieman et Sim, à la porte ! ordonna Buffalo Bill.

Ayez soin qu'aucun de ces gaillards ne pénètre ici.

— Pas avant que nos corps soient changés en cribles, répondit Sim Greaves en se plantant devant la porte avec Don Tieman.

Buffalo Bill s'était posté à la fenêtre du milieu. Coup sur coup, il déchargeait sa carabine, et chaque fois qu'elle parlait de sa voix d'airain, un ennemi frappé tombait à terre.

Les autres faisaient aussi leur devoir ; ils tiraient bien ; et Jack Corters dut s'apercevoir qu'il se briserait inutilement les dents aux solides murailles de cette maison. D'assez loin il cria à Buffalo Bill :

— Nous finirons de régler nos comptes une autre fois. Je ne vous tiens pas quitte... Encore une balle ! La dernière est peut-être la bonne.

Un coup de feu résonna : la balle passa en sifflant à un pouce au-dessus de la tête de Buffalo Bill et…

Un cri lamentable se fit entendre, et une voix sanglotante s'écria : Mon enfant… ils ont massacré mon enfant !

C'était Kitty Mulden qui donnait cours à son désespoir. Elle tenait la petite Edna dans ses bras, pour la garantir des balles qui pénétraient dans la salle, et il avait fallu que le dernier coup tiré par ce misérable Jack Corters vint en déviant frapper la petite fille.

Pauvre petite Edna ! Elle gisait sanglante dans les bras de sa mère, et paraissait devoir mourir d'un moment à l'autre.

Il était difficile de retenir Frank Stark. Il voulait courir après les bandits qui avaient commencé leur mouvement de retraite et les poursuivre tout seul à pied. Ce ne fut qu'à grand'peine que Buffalo Bill lui fit comprendre qu'il ne devait pas s'aventurer seul hors de la maison, s'il ne voulait s'offrir lui-même en victime aux voleurs.

Mais même alors il ne se tint pas pour battu.

— Qui vient avec moi ? cria-t-il. Il faut courir après eux. Je veux venger mon enfant, ma pauvre enfant… Laissez-moi ! … il le faut… m'en coûterait-il la vie.

Il se précipita dehors. Les premiers qui le suivirent furent les deux cowboys qui avaient monté la garde à la porte, et peut-être voulaient-ils surtout le ramener. Après une courte hésitation, Buffalo Bill résolut de se porter en hâte avec les autres au secours de Frank : avec des sanglots déchirants, Kitty Mulden conjurait Buffalo Bill de lui sauver du moins son mari, à elle qui avait déjà perdu sa fille.

Il ne resta donc dans la salle que les femmes et les enfants. Tous s'occupaient autour de la petite Edna, qui avait reçu une balle dans la poitrine.

— Apportez de l'eau, de l'eau fraîche, s'écria la pauvre mère au déseſpoir ; pour que je lave le sang et que je puisse panser la plaie.

On découvrit alors qu'il n'y avait plus d'eau dans la maison, à plus forte raison pas d'eau fraîche, ni pure.

Aussitôt Lotty se déclara prête à aller en chercher à la rivière. Elle prit donc une cruche et sortit hâtivement dans la nuit.

Pas bien loin encore, elle entendait les voix des hommes, qui s'efforçaient évidemment de persuader Frank Stark de retourner.

Sans doute la bande de Jack Corters s'était déjà diſpersée dans toutes les directions, car on ne tirait plus de coups de fusil.

Sans aucune crainte, la petite Lotty se hâtait vers le cours d'eau. Arrivée sur le bord, elle se baissa et remplit sa cruche.

Au moment où elle voulait se relever, elle se sentit enlacée par deux bras nerveux.

Elle allait jeter un cri d'alarme, car sa seule idée était qu'elle était tombée aux mains de Jack Corters et de sa bande, et se croyant perdue, elle voulait du moins avertir ses amis, lorsqu'une voix bien connue lui murmura à l'oreille :

— Je ne suis pas un ennemi, je suis un ami, votre ami, Lotty, et je vous aime.

Lotty renversa en arrière sa tête aux tresses brunes et son regard tomba sur le visage blême et bouleversé par la passion de Hankins, le sang-mêlé.

— Je vous aime ! répéta le métis en la pressant contre lui. Vous devez le savoir depuis longtemps que je vous aime. Laissez-là Tom Towners, qui ne peut pas vous rendre heureuse, et venez avec moi ! Je ferai tout pour vous : je vous donnerai le bonheur, les richesses, je...

— Laissez-moi ! cria Lotty en se dégageant de ses bras par un mouvement souple et rapide. J'aime mon homme et pas d'autre... Pour vous, je vous méprise.

Hankins poussa un cri de rage ; mais Lotty était déjà en route pour la maison. Ce métis d'Indien savait à merveille commander à ses sentiments. Avec la rapidité de l'éclair, l'expression de sa physionomie changea, l'ardeur sauvage de la passion disparut de ses traits, et lorsqu'il se mit à marcher à côté de Lotty et à refaire avec elle le chemin de la maison, il paraissait se repentir de ce qu'il avait fait.

— Si vous ne pouvez pas m'aimer, murmura-t-il à la jeune femme qui ne l'honorait pas d'un regard, vous tairez-vous du moins sur ce que je vous ai dit ?

— Je me tairai, répondit Lotty, non pas pour vous, Hankins, qui mériteriez que mon homme vous donnât son poing sur la figure, mais parce que je ne veux pas ajouter au désordre qui règne en ce moment à Ruby Creek. Vous pouvez rester à la ferme cette nuit ; mais si vous vous montrez encore sur les terres de Buffalo Bill, je parlerai et l'on vous châtiera.

Et d'un pied leste elle courut à la maison, poursuivie par la voix sourde du métis qui lui disait :

— Pour cette nuit vous voulez bien me supporter dans votre voisinage... Ah ! cela me suffit... Cette nuit même, je saurai me rendre utile.

Quelques minutes plus tard, complètement calme et maître de lui, Hankins entrait dans la grande salle commune ; où les femmes entouraient toujours la petite Edna en gémissant.

— Le petite eſt blessée ! fit Hankins en s'approchant du lit improvisé sur lequel on avait couché l'enfant. Laissez-moi voir ! Vous savez que je suis médecin.

Les femmes le laissèrent examiner Edna à qui il fit un pansement avec l'habileté d'un praticien consommé.

— Je crois que l'enfant vivra, dit-il, tourné vers Kitty Mulden qui lui envoya, pour ces paroles, un coup d'œil reconnaissant. Mais elle a besoin avant tout de repos, et elle ne sentira plus de douleurs. Écartez-vous, je vais faire du repos pour la pauvre petite Edna.

Alors il prit la main de l'enfant, se pencha sur elle, la regarda dans les yeux et dit d'une voix basse, mais pénétrante et dominatrice : Dors, petit enfant ! Je veux que tu dormes, dors paisiblement !

Ensuite il lui promena sa main plusieurs fois sur le front et les joues, et voilà que les yeux de la petite se fermèrent, que sa reſpiration devint plus calme et que cette enfant grièvement blessée parut être profondément et solidement endormie.

— Eſt-ce un sorcier ? demanda Marie, la servante allemande de mademoiselle Cody. Comment a-t-il pu faire venir si vite le sommeil à la pauvre enfant ?

— Il s'entend en hypnotisme, répondit mademoiselle Cody. Il y a des hommes qui savent si bien imposer leur volonté aux autres que ceux-ci tombent endormis dès que l'hypnotiseur les regarde.

— Ha ! s'écria Marie en se secouant comme pour s'assurer qu'elle était en possession d'elle-même, ce n'eſt pas moi qui donnerai jamais la main à un homme semblable, ni qui resterai seule avec lui ; un homme qui pourrait faire de moi tout ce qu'il voudrait ! Non, non ! À partir d'aujourd'hui je ne me trouverai pas sur le chemin de ce monsieur Hankins.

— Et vous ferez bien dans tous les cas, répondit sa maîtresse, mademoiselle Cody. Elle ajouta comme la porte s'ouvrait :

— Ah ! voilà nos hommes de retour.

Ils étaient de retour en effet, mais tristes et abattus. Ils rapportaient un mort.

Don Tieman, le cowboy, avait au dernier moment, reçu une balle des bandits. Elle lui était entrée au milieu du front et avait déterminé la mort immédiate.

L'autre cowboy, Sim Greaves, était blessé, et non pas légèrement ; il avait une balle dans l'épaule droite.

Tout le monde déplora le sort du pauvre Don Tieman.

Frank se faisait de violents reproches d'avoir causé par sa précipitation la mort de ce brave jeune homme.

— Calmez-vous, mon ami, lui dit Buffalo Bill en lui mettant la main sur l'épaule. C'est la destinée d'un homme du Kansas. Moi aujourd'hui, toi demain… Il est tombé en brave. Et maintenant il faut absolument faire venir un médecin. Peut-être Hankins voudra-t-il atteler deux bons chevaux à mon léger boghei et courir chercher le docteur ? Monsieur Enfield a besoin de lui, et aussi le brave Greaves et cette pauvre enfant.

Le métis déclara qu'il était tout prêt.

— Je vais atteler le boghei, dit-il en marchant vivement vers la porte.

Sur le seuil il se retourna, le temps de jeter un coup d'œil rapide à Lotty – un coup d'œil où luisait un diabolique triomphe.

Hypnotisée

HANKINS alla vivement dans la cour et fit ses préparatifs en toute hâte. Il attela à une voiture légère les deux meilleurs chevaux de Buffalo Bill. Son cheval à lui, il l'avait mis dans une écurie lorsqu'il était arrivé à la ferme. Il en ouvrit la porte et détacha la bête de sa longe.

Pendant qu'il était là, il passa ses armes en revue. Il portait un revolver de gros calibre, et il s'assura qu'il était chargé ; il regarda longuement, l'air rêveur, le *bowie-knife* passé dans sa ceinture, sous son *poncho.*

Puis il quitta la cour, mais non pour revenir dans la salle commune. Il se faufila inaperçu le long de la façade de la maison jusqu'à une des fenêtres fracassées par les balles des bandits.

Là, avec la souplesse silencieuse d'un chat, il se baissa et resta immobile, écoutant ce qui se passait dans la salle à ce moment-là. Il entendit Buffalo Bill qui disait d'une voix bien distincte :

— Mes amis, nous avons repoussé l'attaque de Jack Corters et de sa bande ; mais nous ne devons pas oublier qu'il nous reste encore un devoir à remplir. Alice Enfield se trouve aux mains de ces monstres ; cette gracieuse et innocente jeune fille est dans les serres des vautours. Pour ma part, je n'aurai ni cesse ni repos qu'Alice ne soit délivrée ; et si vous pensez comme moi, mes amis, nous nous mettrons tout de suite en route à la poursuite des brigands. Mais on ne saurait se décider si vite. Je vous propose de passer dans ma chambre, qui a déjà servi à tant de réunions de ce genre. Ainsi nous ne troublerons pas le sommeil de l'enfant blessée, et nous nous consulterons pour savoir si nous commencerons la poursuite immédiatement, dans cette nuit noire, ou si nous attendrons le matin ; car il est sûrement difficile, dans les ténèbres qui règnent dehors, de suivre ce gueux de Jack Corters.

Là-dessus les hommes quittèrent la salle et se transportèrent dans une pièce à côté, qui était la chambre de Buffalo Bill. Les femmes les suivirent, car les femmes de l'Arkansas sont accoutumées de prendre part au conseil avec les hommes ; si elles n'y élèvent point la voix et si elles ne tentent jamais de provoquer une décision plutôt qu'une autre, elles entendent du moins les résolutions des hommes, afin de pouvoir plus tard, lorsque l'heure est venue d'agir, aider à leur accomplissement.

Kitty Mulden elle-même, appuyée sur le bras de Frank, son mari, quitta la salle lorsque Lotty lui eut dit :

— Allez sans inquiétude ; je reste ici et je veillerai votre enfant.

Quelques minutes plus tard, Hankins entrait dans cette salle où il n'y avait plus que Lotty et la petite fille blessée.

Lotty ne s'aperçut de la venue du métis que lorsqu'il fut tout près devant elle. Hankins savait admirablement se mouvoir sans faire aucun bruit, à la manière indienne, de sorte qu'on ne l'entendait pas approcher.

— Que voulez-vous ? s'écria Lotty, prise d'une frayeur mortelle lorsqu'elle le vit soudain se dresser devant elle dans la pénombre.

— Je veux que vous me pardonniez, répondit-il ; je reconnais que j'ai mal agi envers vous et mal agi envers Frank Stark, que j'ai toujours appelé mon ami.

— Mais il ne vous a jamais appelé son ami, lui.

— Cela se peut, mais... je voudrais entendre de votre bouche que vous n'êtes plus fâchée contre moi ; tendez-moi seulement la main ; je vous jure que je ne vous importunerai plus jamais.

En disant ces mots, il saisit d'un mouvement brusque la main de Lotty qu'il pressa dans les siennes.

— Regardez-moi, dit-il d'une voix sourde, mais avec un accent de commandement. Entendez-vous, Lotty ? je veux que vous me regardiez.

La belle jeune femme ne savait comment cela se faisait. Elle voulait arracher sa main à ce sang-mêlé et elle ne le pouvait pas. Elle ne voulait pas le regarder, mais une force intérieure à laquelle elle ne pouvait résister, la forçait à lever les yeux vers lui. Hankins enfonça profondément son regard dans les belles et sombres prunelles de Lotty. De seconde en seconde, les traits de la jeune femme prenaient une expression plus marquée d'hébétude, ses yeux s'attachaient à lui, comme fascinés, la respiration semblait lui manquer et tout le sang de son corps lui refluait au cœur.

— Dors ! ... je t'ordonne de dormir, fit Hankins d'une voix impérieuse.

Lentement les yeux de Lotty se fermèrent. Elle était en état de somnambulisme et à la discrétion de l'hypnotiseur.

— Je t'ordonne, continua Hankins, de faire tout ce que je désirerai de toi.

Il fit une pause puis alla vers la porte et cria à demi-voix d'un ton pressant : Suis-moi !

Le corps élégant, plein de jeunesse et de santé, de Lotty se leva doucement de son siège ; ses bras pendaient inertes, tout son être semblait dépourvu de volonté. Elle avait rouvert les yeux, et son regard fixe était rivé sur ceux du métis qui ne cessait pas de la regarder.

— Suis-moi là où je te mène ! ... Abandonne celui que jusqu'ici tu as aimé, et aime-moi ! Entends-tu ? Je veux que tu m'aimes, et tu dois m'aimer.

Lentement toujours, Lotty oscilla vers lui, elle ouvrit les bras et se laissa tomber sur sa poitrine.

Alors le sang-mêlé eut un cri étouffé de triomphe ; ses bras, mus par le désir, se refermèrent sur la victime qui n'avait plus la volonté de résister. Il souleva la jeune femme et l'emporta dehors.

Un instant plus tard, Lotty était assise dans la voiture attelée des deux chevaux de Buffalo Bill, qui attendait dans la cour.

Hankins ouvrit la porte-cochère et sauta près de Lotty ; il saisit les guides, leva le fouet et en effleura le dos de l'attelage ; en même temps il faisait entendre un petit sifflement particulier, et son cheval, accourant de l'écurie, venait se placer à côté des bêtes de Buffalo Bill.

— Et maintenant tu es ma femme, Lotty ! criait

Hankins avec le rire rauque d'un démon, pendant que les chevaux, emportant derrière eux d'un galop enragé le léger boghei, s'éloignaient de la ferme et filaient le long du Ruby Creek.

— Ma femme… ma femme ! … Le cri se mêla encore un instant au hurlement du vent, puis la voiture avec l'hypnotisée et son ravisseur se perdit dans le lointain.

Cependant les hommes de Ruby Creek avaient tenu conseil et, après de courts débats, s'étaient arrêtés à une résolution. Buffalo Bill avait énergiquement fait valoir qu'on ne devait pas perdre de temps pour suivre les traces de Jack Corters. D'une voix vibrante d'émotion et de colère, il s'était écrié :

— Nous ne devons pas laisser Alice une seule nuit entre les mains des bandits ; autrement elle est perdue. C'est pourquoi mon avis est de poursuivre immédiatement les voleurs, dussions-nous le faire un peu à l'aventure. Ils peuvent s'être contentés d'entraîner Alice plus avant dans la prairie ; or, je crois, mes amis, que dans la prairie nous connaissons tous les sentiers, tous les chemins, tous les trous où Corters a pu emporter sa victime. Nous devons donc réussir, et nous réussirons à découvrir le coquin encore à temps.

Frank Stark fut aussitôt d'accord avec Buffalo Bill. Il songeait à sa petite fille grièvement blessée, et il brûlait de la soif de la vengeance. Mais Joe Bevins, Wild Bill et Tom Towners lui-même pensaient que ce serait mal débuter, inutilement, sans aucune possibilité d'obtenir un résultat, que de se lancer dans la nuit à tâtons, par un temps pareil, avec la pluie qui effaçait toutes les traces et tous les sentiers de la prairie, lorsque la tempête était encore dans sa fureur et que pas une étoile n'éclairait le ciel. Ils étaient d'avis qu'il valait mieux attendre jusqu'au matin pour partir.

Mais le vieil Enfield donna le coup décisif.

— Sauvez mon enfant ! s’écria-t-il, les bras levés au ciel et pleurant. Buffalo Bill a raison tout-à-fait, si nous ne réussissons à arracher Alice à Jack Corters cette nuit même, ma fille est perdue, car elle rachètera sa vie d’un outrage à son honneur.

Buffalo Bill jeta rapidement un regard de côté sur celui qui venait de parler. L’homme ne lui plaisait pas. Il y avait dans la façon dont Enfield s’exprimait quelque chose de pathétique à froid, d’artificiel, de voulu qui ne convenait pas du tout au brave chasseur du Kansas, lequel était un bon connaisseur d’hommes.

Mais était-il vraiment possible qu’Enfield jouât un rôle si abominable ? Comment imaginer que cet homme aurait livré lui-même sa fille aux bandits, pour venir faire ici le père au désespoir ?

Cela parut à Buffalo Bill une perversité plus grande qu’il n’était permis de la supposer dans une âme humaine.

Non, il voulait croire Enfield, et il soutint avec la plus grande ardeur la prière éplorée du vieil homme.

Les sœurs de Buffalo Bill étaient aussi complètement de l’avis de leur frère. Dans une question intéressant surtout une femme, mademoiselle Cody n’hésita pas à donner son opinion :

— Il s’agit ici, dit-elle, de préserver une jeune créature de la destruction ; donc, mon cher Bill, ne perdez pas une minute, partez et sauvez-là.

— Allons, prenons vivement congé ! commanda Buffalo Bill. Que chacun serre encore une fois sa femme dans ses bras, prenne ses armes et me suive dans la prairie.

Adieux rapides, mais où tout le cœur se donnait.

— Le coup de l'étrier, pour nous donner des forces ! s'écria Bill Cody. Rentrez vite ici ; un doigt de vin sera agréable à tout le monde.

L'invitation était de celles auxquelles on se rend volontiers, et la petite troupe revint pour un moment dans la salle commune.

Tom Towners y était déjà, très troublé de ne pas trouver sa femme, qu'il cherchait et appelait partout.

— Où est Lotty, ma femme ? cria-t-il. C'est ici que nous l'avions laissée.

— Elle m'avait promis de veiller ma petite fille, dit Kitty Mulden, et elle s'était assise près de son petit lit.

Comme un fou, Tom Towners courait par toute la maison en criant le nom de Lotty. Quand il revint dans la salle le malheureux disait :

— Elle est partie... elle est partie ! ... Et Hankins le métis a disparu aussi... Ah, le coquin m'a emporté ma femme !

— Impossible ! s'écria Buffalo Bill. Nous étions dans la chambre à côté. Nous aurions entendu un cri de Lotty, un appel au secours.

— Peut-être lui a-t-il bouché la bouche, dit Joe Bevins. Ce mécréant de Hankins, je le crois capable de tout.

— Je crois qu'il a fait pis, dit alors Kitty Mulden, tout angoissée et des larmes plein les yeux, je crois pouvoir dire comment Hankins a forcé la pauvre Lotty à le suivre. Ne possède-t-il pas cette puissance mystérieuse qu'on nomme hypnotisme ? N'est-ce pas à l’aide de l’hypnotisme qu’il a plongé ma petite fille dans ce profond sommeil ? ... Il était seul avec Lotty, et il a eu le temps de mettre à exécution son infernal projet.

— Qu’il soit maudit ! Je donnerai ses membres en pâture aux bêtes de la prairie... En avant ! cria Buffalo Bill très ému. Ah ! peut-être est-il temps encore de le voir, de la rattraper... À moi, mes amis... à moi !

Il se précipita dehors, tous le suivirent.

Le temps s’était remis ; la tempête s’était à peu près calmée ; de temps à autre, cependant, un éclair déchirait encore le ciel et éclairait les profondeurs du paysage.

À la lueur d’un de ces éclairs, qui illumina Ruby Creek et la vaste plaine au-delà comme en plein jour, les hommes de la ferme de Buffalo Bill aperçurent quelque chose qui les remplit d’horreur et d’effroi.

Tout à fait dans le lointain, là-bas, là-bas, ils eurent pendant la durée de l’éclair, la vision d’une voiture que des chevaux emportaient en un galop fou. Nettement la figure de Hankins, le sang-mêlé, et celle de la pauvre Lotty se détachaient sur le fond noir du ciel.

— Trop tard ! dit Buffalo Bill d’une voix étouffée par la colère. On ne peut pas rattraper le coquin... Pauvre Tom Towners, pauvre ami, tu as perdu ta jeune femme !

La Reine Allannah

CE DOULOUREUX incident retarda notablement le départ des hommes de Ruby Creek. Il fallait avant tout calmer Tom Towners qui, dans le désespoir que lui causait l'enlèvement de sa femme chérie, voulait simplement se tuer.

Buffalo Bill dut le chapitrer longtemps pour le convaincre que le suicide est la plus grosse stupidité qu'un homme puisse commettre, tant qu'il lui reste une lueur d'espoir.

— Il n'est pas du tout démontré, disait Bill d'une voix mal assurée, car lui-même à ce moment-là ne croyait pas ce qu'il disait, que ce coquin de Hankins ait l'audace de toucher votre femme. Il se contentera probablement de la mettre en lieu sûr. Il doit craindre, en effet, que nous ne soyons sur ses talons. Mais, quoi qu'il en soit, il faut vous rassurer, Tom Towners. Montrez que vous êtes un homme. Et même si vous ne pouviez sauver Lotty, vous pourrez, du moins, la venger.

Se venger… Ce mot sillonna comme d'un trait de feu l'âme de Tom Towners. D'un geste rapide, il tendit la main à Buffalo Bill et lui promit de ne plus penser au suicide.

Le plus pressé maintenant était de s'inquiéter du sort de la pauvre Alice. Déjà le matin apparaissait à l'orient, et les nuées de la nuit, qui s'étaient étendues sur le Ruby Creek, commençaient à se lever.

Buffalo Bill ordonna donc à ses gens de s'armer avec soin et jusqu'aux dents, ordre à l'exécution duquel il veilla lui-même ; puis il leur fournit à chacun un bon cheval, et lorsqu'il passa sa petite troupe en revue, il y avait douze hommes dont il pouvait disposer, y compris le vieil Enfield qui marchait, lui aussi.

Buffalo Bill n'ignorait pas qu'il aurait à combattre des forces considérablement supérieures, s'il réussissait à atteindre la bande de Jack Corters ; sans compter qu'il aurait sans doute aussi affaire aux Indiens Cheyennes ; mais il n'en était nullement ému.

Chacun de ces douze hommes qu'il pouvait bien appeler siens, valait une petite armée. Chacun d'eux avait poussé dans les sauvages solitudes de l'Oueſt, s'était éprouvé dans cent combats, et se vouait avec enthousiasme à la délivrance d'Alice.

À leur tête, Buffalo Bill quitta donc sa ferme sur le Ruby Creek, et les libérateurs d'Alice s'engagèrent au galop dans le sentier qui longe la rivière.

Ils n'avaient pas encore fait beaucoup de chemin, lorsque, une demi-heure environ après s'être éloignés de la ferme, un nouvel incident les arrêta et, comme on le verra tout à l'heure, les poussa dans une tout autre direction.

Tout à coup Buffalo Bill arrêta son cheval en faisant signe à ses gens d'en faire autant. Il leur montrait de son bras tendu, un objet de couleur sombre et d'aſpect étrange qui apparaissait au-dessus des vagues du Ruby Creek gonflé par l'orage, vers son milieu, diſparaissait un inſtant et reparaissait de nouveau.

— Mes yeux me trompent fort, dit-il, si ce n'eſt pas la tête d'un Indien.

— On pourrait le prendre aussi pour une tête de phoque, dit en riant Joe Bevins, le petit caporal, s'il était possible de s'expliquer comment un phoque aurait nagé depuis les mers glaciales jusqu'au Ruby Creek.

— Aussi devons-nous croire, reprit Buffalo Bill, que nous avons affaire à un Indien qui cherche à traverser le Ruby Creek à la nage pour aborder de notre côté. Si c'est un Cheyenne, nous ferons bien de tenir nos carabines prêtes, car là où un de ces coquins se laisse voir, les autres ne sont généralement pas loin. Et celui-ci est peut-être en train d'opérer une reconnaissance.

Comme toujours, Buffalo Bill avait bien vu.

Au bout de quelques minutes, les gens de Ruby Creek aperçurent les puissantes épaules d'un Indien, évidemment jeune, se soulever au-dessus des flots ; puis ils virent deux bras fermes et nerveux qui fendaient les vagues. Avec la rapidité et la souplesse d'un poisson, le Peau-Rouge s'approchait de plus en plus de la rive.

— Je salue le grand chasseur de l'Arkansas, cria-t-il d'une voix sonore, lorsqu'il eut émergé des eaux boueuses et jaunâtres du Ruby Creek et que, d'un pas lent, il se fut avancé sans peur vers les blancs. Puisse le Grand Esprit le laisser encore longtemps sur les territoires de chasse terrestres, car Buffalo Bill est bon !

— Tu me connais donc ? ... C'est très bien ; alors dis-moi aussi ton nom.

— Je m'appelle Tripleflèche.

— Et tu es un Ogallalla ?

— Mon frère blanc l'a dit.

— Et qui t'envoie à moi ?

— C'est Allannah qui m'envoie, et pour preuve, lis cette lettre qu'Allannah, la reine blanche des Ogallallas, a écrite dans ce langage qui est familier à ton esprit.

Buffalo Bill lut avec attention l’écrit de la reine blanche des Ogallallas.

— Nous pouvons nous fier à ce jeune guerrier, dit-il à ses compagnons, et nous allons prendre le chemin qu’il nous indiquera. Sur ce chemin, Allannah me l’écrit, des nouvelles nous viendront de la retraite d’Alice. Eh bien ! Monsieur Enfield, qu’en pensez-vous ? La perſpective d’arracher votre fille à Jack Corters s’améliore.

Mais comme Buffalo Bill en disant cela tournait les yeux vers Enfield, dont le cheval était proche du sien, il fut ſtupéfait du changement survenu chez le père d’Alice.

Il n’y avait plus une goutte de sang dans les veines de son visage, ses sourcils épais s’étaient froncés, et de sa main valide – son bras gauche était en écharpe, – il tourmentait nerveusement sa barbe.

— Qu’avez-vous, Enfield ? demanda Buffalo Bill. N’êtes-vous pas d’avis, comme moi, que nous devons prendre en considération cet écrit d’Allannah, la reine des Ogallallas ?

— Je me soumets à votre avis absolument et sans réserve, répondit Enfield d’un air sombre.

— Eh bien ! je décide que nous prendrons le chemin que le messager d’Allannah va vous indiquer. Parle, Tripleflèche, de quel côté devons-nous nous diriger ?

— Éloignez-vous de la rivière toujours droit vers l’oueſt, répondit l’indien. Quand vous aurez marché pendant une heure, vous vous trouverez aux Roches de la Mort.

— Je les connais, interrompit Buffalo Bill.

— Là, que mon frère blanc et ses compagnons attendent, continua Tripleflèche. C'est là qu'on lui apprendra la direction prise par Jack Corters et sa bande.

À peine le jeune guerrier avait-il prononcé ces paroles qu'il tourna brusquement le dos et regagna en bondissant la rive du Ruby Creek.

— Et maintenant ne perdons pas de temps, s'écria Buffalo Bill, et prenons le chemin qu'il nous a montré. En avant ! Mettons nos chevaux au trot !

Une heure s'était écoulée, lorsqu'ils virent s'élever au loin les Roches de la Mort, et, en vérité, elles paraissaient mériter leur nom.

Elles se dressaient, noires et spectrales, déchiquetées et crevassées, dans un sombre encadrement de pins et autres conifères.

— Il y a un campement là-bas, s'écria Buffalo Bill en indiquant les roches de la main. Et je me trompe fort si ce n'est pas un campement de Peaux-Rouges.

— Je gage ma vieille tête, dit Joe Bevins, que ce sont des Cheyennes qui nous attendent là-bas ; à moins que ce ne soit la bande de Jack Corters qui nous tend une embuscade.

— Je ne crains ni les uns ni les autres, répondit Buffalo Bill fort tranquillement. Et si nous rencontrions ces bandes, qu'en serait-il ? N'aurions-nous pas la meilleure occasion de leur arracher un vraiment beau butin ? ... Mais ce n'est pas, et je le regrette, Jack Corters et ses gens avec qui nous allons être en contact. Voilà Tripleflèche qui vient au-devant de nous ; il agite au-dessus de sa tête un rameau vert, en signe de paix.

C'était, en effet, le jeune guerrier indien, qui devait avoir passé par des chemins beaucoup plus courts que les cavaliers à la rencontre desquels il allait maintenant. Lorsqu'il fut arrivé auprès de Buffalo Bill et de sa troupe, il s'inclina avec cette grâce que les Indiens savent si merveilleusement déployer à l'occasion, et dit :

— Plaise à mes frères blancs de me suivre. Allannah, la reine blanche des Ogallallas, les attend.

Cette annonce suscita une certaine émotion parmi les gens de Buffalo Bill. Eh quoi ! il allait leur être donné de voir cette créature mystérieuse, cette *squaw* blanche, à qui les Ogallallas obéissaient comme à leur reine, et qu'ils considéraient comme un être supraterrestre !

— Nous sommes prêts à paraître devant Allannah, déclara Buffalo Bill. Conduisez-nous, Tripleflèche.

Le jeune Indien se mit en marche à côté du cheval rouge de Cody, et conduisit par des sentiers peu commodes, les cavaliers au campement indien, devant les Roches de la Mort.

C'était ce qu'on appelle un « camp volant », que la tribu indienne avait installé là. Aux roches s'adossaient quelques tentes, et, devant l'orifice d'une caverne oui s'ouvrait entre deux énormes blocs, était étendue une grande peau d'ours. Sur cette peau d'ours était assise Allannah.

Buffalo Bill et ses compagnons avaient laissé leurs chevaux à la garde des Indiens, qui les avaient conduits à l'écart. Ils s'avancèrent en la présence de la Reine des Ogallallas.

Tous furent étonnés de la grande beauté de cette femme, qui n'était plus assurément dans la fleur de la jeunesse.

Cette beauté mûre avait quelque chose de majestueux ; le visage témoignait d'une haute intelligence, mais l'œil avait une expression de douleur secrète.

Allannah portait un vêtement blanc, retenu autour des hanches par une ceinture en mailles de métal. Un ornement d'or serpentait à travers l'épaisseur de ses cheveux d'un noir profond, qui commençaient à blanchir légèrement aux tempes.

Il était difficile de dire au juste l'âge de cette femme. En tout cas elle était dans la pleine force de la vie, et paraissait avoir parfaitement conscience de sa dignité royale. Buffalo Bill s'inclina profondément devant elle, puis, appuyé sur sa carabine, il parla :

— C'est pour moi, dit-il, une grande joie, Allannah, reine des Ogallallas, de te voir face à face. La renommée des grandes actions de ta vie extraordinaire et digne de mémoire est depuis longtemps parvenue jusqu'à moi, et ce fut toujours mon désir de te voir, toi, la grande femme.

— Et moi, cela me rafraîchit le cœur, comme la rosée rafraîchit le calice d'une fleur, dit à son tour Allannah, d'une voix bien timbrée, dans ce langage si original et si imagé des Indiens, de pouvoir saluer le grand chasseur du Kansas, que ses amis aiment et que ses ennemis craignent, que nul œil humain n'a vu trembler dans le danger, mais qui exerce sa générosité dans le combat, de sorte qu'il n'est comparable qu'au lion, lequel connaît sa force et dédaigne souvent d'en user. Je salue aussi tes compagnons. Je les connais presque tous par leur nom. Cependant qui est cette barbe grise, qui se cache là, derrière les autres, comme s'il avait une raison pour ne pas montrer son visage ?

À ce moment les autres s'écartèrent, si bien qu'Enfield, qui avait, en effet, l'air de se cacher et, pour une raison quelconque de ne pas vouloir se montrer à la reine des Ogallallas, se trouva en évidence de la tête aux pieds.

Buffalo Bill remarqua chez Allannah comme un léger tressaillement. Il ne lui échappa pas que ses traits s'assombrissaient d'un nuage. Mais cette femme avait évidemment la vertu de maîtriser ses sentiments et ses émotions et de ne pas laisser sur son visage le reflet de ce qui se passait dans son âme.

— Si je ne me trompe, reprit-elle d'un air indifférent, cet homme est monsieur Enfield, qui tient le grand magasin de l'Agence indienne.

Enfield ne répondit rien et releva arrogamment la tête, mais le pli de son front au-dessus du nez se creusa plus profondément, et ses yeux trahirent une agitation certaine. Se tournant vers le chasseur du Kansas, Allannah reprit la parole :

— Je sais, Buffalo Bill, pourquoi tu es en campagne avec tes gens. On a traité abominablement une innocente jeune fille. Jack Corters a volé la fille de cet homme, Alice, qu'on appelle la Blanche Rose de la prairie.

— Ta bouche dit vrai, répondit Buffalo Bill. Tu nous vois pleins de chagrin devant toi. Alice ne mérite pas le sort que le ciel lui a préparé, certes non. Et si ce n'est pas le ciel, ce doit être l'Enfer. Car ce n'est qu'avec l'Enfer et ses démons que Jack Corters peut faire alliance… Le messager que tu nous as envoyé nous a dit, et je vois aussi par ta lettre, que tu es peut-être en situation de nous mettre sur la vraie trace de Jack Corters. S'il en est ainsi, ne tarde pas davantage à prononcer le mot libérateur. En ton sein bat un cœur noble, et tu ne voudras pas souffrir qu'un brigand enlève une jeune fille qui lui a plus d'une fois donné à comprendre qu'elle le hait et qu'elle ne veut avoir rien de commun avec lui... Sur la terre de l'Arkansas on a jusqu'ici considéré comme un crime digne de la mort de prétendre imposer violemment à une créature humaine une volonté étrangère. Le voleur d'un cheval est puni de mort. Quel châtiment doit donc frapper cet ignoble voleur qui a osé enlever une délicate jeune fille ? ... Maintenant je te le demande, Allannah, reine des Ogallallas, as-tu rencontré sur ton chemin Jack Corters ? Peux-tu nous aider, ou du moins nous donner un avis ou un renseignement ?

— Écoutez-moi, Buffalo Bill, répondit Allannah, je peux bien te dire que j'ai rencontré Jack Corters. Comme j'établissais ici mon campement, à l'heure de la nuit où les voiles légers du matin commencent à se déployer déjà, Jack Corters et ses gens sont venus à moi. La tempête se déchaînait effroyablement sur la prairie, que la pluie menaçait de changer en mer. Jack Corters me demanda de le recevoir, de lui permettre de s'abriter, ainsi que la gracieuse jeune fille qu'il avait avec lui, dans cette caverne, devant laquelle je suis assise. Mais je refusai nettement de me rendre à son désir, car je ne veux rien avoir à faire avec un misérable... Il s'est éloigné en lançant des imprécations, lui et ses gens, et il a emmené la jeune fille.

— Tu sais aussi quel chemin il a pris, insista Buffalo Bill. Tu le sais, j'en suis sûr et tu nous le diras. Oh ! ne tarde pas davantage à le faire. Voici le malheureux père, qui pleure la perte de sa fille, voici les amis d'Alice, qui ne la laisseront pour aucune considération au pouvoir de Jack Corters. Et quoique nous fussions si fatigués que nous pouvons à peine nous tenir sur nos pieds, quoique nous n'eussions pas fermé l'œil de toute la nuit, nous n'avons pourtant pas voulu différer…

— Écoute-moi, interrompit Allannah. Maintenant que le soleil luit ici-bas et que le Grand Esprit remplit la terre de l'éclat de sa lumière divine, tu pourras difficilement faire quelque chose contre Jack Corters. Tu es un puissant chasseur et tu sais qu'il y a des centaines de bêtes de proie qu'on ne peut chasser que la nuit. Jack Corters est une de ces bêtes de proie. Le jour il est assez vigilant pour ne pas se laisser approcher. Il attend que l'obscurité de la nuit se soit abattue sur la terre. Alors il se risque à sortir. Si tu es d'accord avec moi sur ce point, je te dévoilerai où Jack Corters a caché sa victime.

— Je suis d'accord avec toi sur tout ce que tu avances, grande reine, répondit Buffalo Bill. Et je le suis d'autant plus dans ce cas que mes amis et moi, nous avons vraiment besoin de quelque détente et d'un court sommeil. Car tu sais, qui veut combattre, doit pouvoir tenir les yeux ouverts.

— Apprends donc, dit Allannah en se levant, que Jack Corters a emmené Alice vers l'île des ours. Tu sais où elle est située.

— L'île des Ours, je la connais suffisamment. Les eaux jaunes et limoneuses du Ruby Creek la baignent. Il faut pour y aller d'ici trois bonnes heures de cheval.

— Quand les étoiles brilleront, tu partiras avec tes compagnons pour l'île des Ours, décida Allannah. Jusque-là je vous souhaite la bienvenue comme à mes hôtes dans mon campement… Allons ! Ogallallas, fumez avec ces hommes le calumet de paix, et donnez-leur ce que vous pouvez donner.

Les paroles de la reine paraissaient être des ordres pour les Ogallallas. De l'air le plus amical, ils entourèrent les hommes de Ruby Creek, les emmenèrent dans leurs tentes et les régalèrent de leur mieux. De la chair d'antilope rôtie et des gâteaux de maïs formaient le menu de ce festin donné, pour ainsi dire, en l'honneur de Buffalo Bill et de ses amis.

Dans le courant de l'après-midi Buffalo Bill eut plusieurs fois l'occasion de se trouver avec Allannah et d'admirer l'esprit de cette femme, qui avait à un si haut degré le don de savoir commander et de se faire obéir.

Et à chaque fois, Buffalo Bill se posait cette question : D'où vient-elle ? Qu'était-elle avant de devenir reine des Ogallallas, et qu'a-t-elle abandonné pour fuir dans le désert et vivre avec des gens d'une autre couleur qu'elle, avec des Peaux-Rouges ?

Mais Allannah ne manifesta à aucun moment la moindre envie de soulever le voile de son passé. Jamais elle n'y fit allusion, ni ne prononça un mot qui pût s'y rapporter.

Les ténèbres vinrent ; les étoiles versèrent leur pâle lueur du haut du ciel ; le sol de la prairie avait avidement et depuis longtemps absorbé les flots de pluie que la nuit précédente y avait répandus par torrents.

Buffalo Bill et ses amis prirent cordialement congé d'Allannah et des Ogallallas. Seul, Enfield se tint à l'écart. Il paraissait vouloir éviter de se trouver en face d'Allannah, de lui tendre la main, de lui adresser la parole.

Lorsque Buffalo Bill fut monté sur son cheval rouge, Allannah s'approcha encore une fois de lui et demanda :

— Quel chemin comptes-tu prendre, grand chasseur du Kansas, pour atteindre l'île des Ours ? Il y a bien dans le voisinage un gué qui raccourcit ; mais le mauvais temps de la nuit dernière doit l'avoir rendu impraticable. Il ne te reste donc à choisir que la route la plus longue, qui y mène par un circuit, en s'écartant de la rivière.

Buffalo Bill accueillit bien ces indications et partagea sa manière de voir. Puis il lui serra une fois de plus la main, remercia les Ogallallas du festin qu'ils avaient offert à lui et à ses compagnons, en preuve d'amitié, et donna le signal du départ.

Pendant que la petite cavalcade s'éloignait, tous les cavaliers célébraient à l'envi les louanges d'Allannah. Seul, Enfield gardait un silence obstiné.

— Et vous, monsieur Enfield, fit Buffalo Bill en se tournant vers lui, n'avez-vous pas un mot d'éloge pour la reine des Ogallallas ?

— Moi ! dit Enfield d'une voix altérée ; je regarde comme une folie de nous être commis avec cette *squaw* blanche. Dieu me damne ! Je suis d'avis qu'elle s'entend avec Jack Corters, et tant que je n'aurai pas trouvé ma fille dans l'île des Ours, je ne croirai pas qu'elle y est cachée.

Buffalo Bill ne répondit rien ; mais l'impression s'affermit en lui qu'Enfield devait nourrir une haine profonde pour Allannah. Pour quelle raison le père d'Alice haïssait-il la reine des Ogallallas ?

À cette question, Buffalo Bill ne pouvait se donner de réponse. Il ne pouvait que se dire : Il y a là un mystère : Allannah et Enfield, en quelles circonstances ont-ils bien pu se rencontrer une première fois dans la vie ? Et Buffalo Bill décida en lui-même que ce mystère, pour peu que ce fût possible, il arriverait à l'éclaircir.

Allannah regarda longtemps la petite troupe. Ses beaux sourcils mobiles se froncèrent et son visage s'assombrit en remarquant qu'elle n'en voyait plus qu'un, celui qui chevauchait le dernier, et que ce dernier était Enfield.

Son sein s'agita, d'une main elle se serra l'autre, comme pour apaiser les mouvements tumultueux de son cœur. Et au moment où elle se retournait, elle vit Tripleflèche debout près d'elle, comme s'il savait qu'elle le cherchait.

— J'ai à causer avec toi, dit Allannah. Allons un peu à l'écart, et pendant que je te parlerai, puisses-tu avoir l'oreille fine de l'antilope, qui entend le chasseur de loin, la finesse du renard et la fidélité du cheval.

Tripleflèche s'inclina en silence et fit de la tête un signe d'assentiment.

— Tu sais ce qui s'est passé ce soir, reprit Allannah après une courte pause. Je n'ai pas dit à Buffalo Bill et aux siens toute la vérité. Je ne le devais pas, car j'ai juré par le Grand Esprit que je ne leur livrerai pas la Fleur de l'Agence. Tu sais que pendant que l'effrayante tempête faisait rage comme si le Grand Esprit voulait déraciner ces rochers, Jack Corters et sa bande vinrent à nous. Il me priait de les recevoir, lui et la Blanche Fleur pour les abriter de cette pluie torrentielle et cinglante. Mais je lui répondis qu'il n'y avait point de place pour lui au feu de mon campement.

— Alors c'est la mort de la Blanche Fleur, dit Jack Corters en me montrant la jeune fille qui tremblait la fièvre. Je lui répondis : La Vierge blanche peut rester, je la prendrai sous ma protection, elle réchauffera à mon feu ses vêtements trempés, je lui ferai servir de quoi manger et boire, et elle trouvera un lit moelleux.

— Et me garantis-tu, reine des Ogallallas, que demain je reverrai la Blanche Fleur ? s'écria Jack Corters. Me promets-tu de ne pas la livrer à ceux qui me poursuivent, quand même ceux-ci la réclameraient violemment ?

Et je dis :

— Je te promets et te jure par le Grand Esprit que je renverrai Alice avant la nuit prochaine. Alors il s'en alla et laissa la vierge près de moi. Ah ! Buffalo Bill ne se doutait pas que quelques pas seulement le séparaient de celle qu'il cherche : il ne se doutait pas qu'il n'avait besoin que de soulever le rideau de cette tente, pour voir Alice.

— J'ai bien gardé la tente, reine. Il n'aurait pas été si facile au Grand Chef de voir la Blanche Fleur, car tu m'avais ordonné, reine, de la lui cacher.

— J'ai dû le faire, dit Allannah péniblement émue ; mais le Grand Esprit m'est témoin que j'aurais mille fois mieux aimé remettre la vierge à Buffalo Bill plutôt qu'à Jack Corters, à qui il faut maintenant que je la renvoie... Je t'ai choisi Tripleflèche pour mener Alice en sûreté et en bonne condition à Corters.

Une ombre voilà les traits accentués d'une physionomie où se lisaient le courage et la noblesse, et le jeune Ogallalla fit entendre une protestation.

— Ainsi tu veux réellement, dit-il, la livrer à ce chien sanguinaire ? Et ce sera moi qui porterai cette blanche colombe au putois qui sucera le sang de son corps jusqu'à la dernière goutte, jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus de force même pour un battement d'aile ! ... Ô reine, tu es toujours si bonne ! ... Celui qui mérite ta protection, tu le protèges... Pourquoi donc as-tu résolu la ruine de la vierge blanche ?

Allannah regardait le jeune guerrier en souriant.

— Tripleflèche parle-t-il ainsi, demanda-t-elle, seulement parce qu'il veut protéger une innocente, ou bien la Blanche Fleur l'a-t-elle ensorcelé de sa douce haleine ? ... Non, ne réponds pas à ma question, jeune guerrier ; je te fais grâce de la réponse. Il y a dans l'âme humaine des mystères qui ne gardent leur éclat et leur charme qu'autant qu'ils ne sont épiés et examinés par personne... Pourtant tu as raison, Tripleflèche, il serait horrible de livrer Alice à Jack Corters. J'ai promis, il est vrai de lui rendre Alice, mais je t'ordonne, à toi, Tripleflèche, de rester aux côtés de la vierge, de ne pas perdre de vue la Blanche Fleur, et de ne pas souffrir qu'il lui soit fait aucun tort. Tu sais ce que tu as à faire, si Jack Corters l'offense ou s'il veut lui faire du mal.

Un éclair passa dans les yeux du jeune guerrier indien, et il s'écria sur un ton d'enthousiasme :

— Oui ! reine, oui ! je sais ce que j'ai à faire.

Instinctivement sa main alla caresser le tomahawk pendu à son côté par une lanière de cuir.

— Tu te mettras en route sur le champ, continua Allannah, et tu chercheras à arriver avec Alice à l'île des Ours, le plus vite possible. Il faut que tu joignes Jack Corters avant que Buffalo Bill et ses gens arrivent là-bas. Mais cela ne sera possible que si tu mets les chevaux à l'eau. Ils traverseront bien la rivière à la nage. Tu sais où se trouve le gué : c'est là l'endroit où il est le plus facile de franchir le cours d'eau.

— Les chevaux nous porteront en sûreté à l'autre bord, dit Tripleflèche ; mais s'ils se noyaient sous nous, je prendrais la Blanche Fleur dans mes bras et j'atteindrais avec elle la rive à la nage.

— Ainsi parle un guerrier qu'anime le Grand Esprit, s'écria Allannah. Tu es certes une des gloires des Ogallallas, Tripleflèche, et dans les territoires de chasse éternels tu auras en partage toute la splendeur qu'il est donné aux héros seuls de contempler.

Le jeune Indien tomba à genoux et porta à ses lèvres le bord de la ceinture qui entourait la taille d'Allannah.

— Et maintenant va chercher Alice, fit la reine. Mais non, je vais moi-même la réveiller de son sommeil. Apprête les chevaux pendant ce temps.

Et sans attendre de réponse, Allannah alla vivement à une tente qui se dressait à l'écart des autres, dans une anfractuosité de la Roche de la Mort.

Cette tente était gardée par un gigantesque Ogallalla, accroupi à l'entrée, le tomahawk au bras.

— Dort-elle ? demanda Allannah à l'Indien, qui répondit :

— La Blanche Fleur dort.

Allannah fit un signe de tête ; le guerrier ogallalla se rangea de côté. Alors la reine repoussa le rideau de la tente. La lune qui, juste à ce moment, perçait les amoncellements de nuages dans le ciel, épandit sous la tente sa pâle lueur d'argent, éclairant le corps gracieux et ravissant d'une vierge.

Sur une molle peau d'ours Alice était étendue. Elle dormait, les joues rosées, les lèvres légèrement entrouvertes, les mains jointes sur son jeune sein. Elle dormait d'un sommeil calme, comme si elle savait être sous une protection puissante, qui ne laisserait s'approcher d'elle rien de ce qui inspire la haine ou l'effroi.

Longtemps la reine resta à genoux près de la dormeuse, contemplant cette jolie créature, sans faire aucune tentative pour la réveiller.

Une émotion profonde semblait s'être emparée d'Allannah : ses yeux brillaient, humides de larmes, et sous sa robe blanche son sein s'élevait et s'abaissait comme la vague d'une mer agitée. Elle étendit la main et longuement elle se mit à caresser les tresses soyeuses, les splendides boucles blondes de la jeune fille.

Puis, comme si elle ne pouvait résister à un désir intime, elle se pencha et lui baisa tendrement le front et les yeux.

Le contact de cette bouche chaude réveilla Alice. Mais déjà la reine des Ogallallas avait reparu, ses traits avaient repris leur calme habituel et leur expression de réserve hautaine.

— Réveille-toi, Blanche Fleur, dit-elle ; lève-toi, il faut nous séparer.

— Nous séparer ! répéta Alice Enfield, en repoussant avec ses mains les boucles de sa blonde chevelure. Ainsi vous me renvoyez à mon père, reine des Ogallallas ?

— Non, mon enfant ; je suis liée par ma parole. Je dois te rendre à Jack Corters, car tu sais qu'il ne t'a laissée hier avec moi qu'à cause du mauvais temps.

Alice se jeta aux pieds de la *squaw* blanche et, avec un accent à déchirer le cœur, s'écria :

— Plutôt que de me livrer aux mains de Jack Corters, tuez-moi, Allannah... je vous en supplie, prenez votre couteau et plongez-le-moi dans la poitrine.

— Je ne peux pas agir autrement que je ne fais ; Jack Corters a mon serment. Pourtant ne crains rien, mon enfant, je te donnerai un compagnon qui te protégera contre Jack Corters.

Ces paroles calmèrent Alice, elle réprima ses larmes, puis elle saisit la main de la reine indienne et la porta à ses lèvres.

— Recevez mes remerciements, reine, dit-elle. Vous m'avez amicalement reçue près de vous, et pendant que je reposais dans votre tente, il me semblait que j'avais la tête appuyée sur le sein de ma mère... Ô dieu ! ma mère ! pourquoi ne m'est-il pas donné de me serrer contre vous ? Pourquoi faut-il que vous m'ayez été si tôt enlevée ?

Allannah ferma les yeux : à ses longs cils avaient subitement perlé des larmes.

— Nous n'allons pas nous attendrir mutuellement, mon enfant, dit-elle en relevant Alice avec douceur. Va maintenant, il n'y a pas de temps à perdre. Tripleflèche, un de mes meilleurs guerriers t'attend dehors. Tu peux te confier à lui.

— Baisez encore une fois mon front, pria Alice, et je croirai, quand vos lèvres me toucheront, que c'est le baiser de ma mère.

Allannah ne fit qu'effleurer de ses lèvres le front de la jeune fille, mais quand elle les retira, elle dut se faire une cruelle violence pour ne pas la serrer dans ses bras.

Alors elle sortit de la tente avec Alice, qu'elle conduisit vers les petits chevaux indiens, harnachés et gardés par Tripleflèche.

— Adieu, grande reine ! s'écria Alice, déjà assise sur sa selle. Puisse le Grand Esprit vous bénir pour tout ce que vous avez fait pour moi ! Il me semble que vous ne pourriez pas m'envoyer à ma perte, et que votre main protectrice reposera sur ma tête, même quand je serai loin de vous.

Allannah regarda encore une fois de ses grands yeux mouillés de larmes la délicieuse jeune fille, puis elle fit un signe à Tripleflèche, et aussitôt les chevaux se mirent en mouvement.

Ils s'éloignèrent, comme emportés par le vent, dans la direction de Ruby Creek.

Longtemps encore Allannah se tint immobile, les mains pressées contre son cœur, regardant disparaître la Blanche Fleur de la prairie. Le vent du soir jouait discrètement avec les plis de sa robe blanche, et la lune posait son lumineux voile d'argent sur le visage marmoréen de la belle Reine des Ogallallas.

Le combat dans l'île des Ours

— OÙ SUIS-JE, grand dieu ? ... Où est Tom, mon mari ?

Ainsi criait, d'un accent à déchirer le cœur, une belle jeune femme, en se levant à demi du luxuriant gazon où elle était couchée derrière un massif d'arbustes.

Cette jeune femme, c'était Lotty Towners, l'infortunée que le sang-mêlé Hankins avait ravie.

Hankins, d'ailleurs, était là, auprès d'elle, prêt à répondre à ses questions.

— Où tu te trouves, belle Lotty ? fit-il. C'est dans l'île des Ours que tu es en ce moment ; mais nous n'y sommes pas seuls. J'y ai trouvé de bons camarades. C'est Jack Corters et ses gens, sur qui nous sommes tombés.

— Et vous m'avez volée, enlevée à mon mari ! s'écria Lotty en se levant tout à fait et en jetant des regards inquiets autour d'elle. Misérable ! ne craignez-vous pas le châtiment de dieu ?

Pendant qu'elle prononçait ces paroles, le coup d'œil qu'elle avait jeté sur l'île l'avait convaincue que Hankins disait vrai.

Tout autour étaient campés des gens à l'air farouche, des feux de bivouac brûlaient ; sur le Ruby Creek, c'était encore la nuit noire.

— Tu es mienne maintenant, belle Lotty Towners, reprit le sang-mêlé, dardant le regard passionné de ses yeux noirs sur le doux visage de Lotty. Qui pourrait t'arracher à moi maintenant ? ... Allons, viens dans mes bras, et reposons-nous ici sur cette herbe molle !

Il s'avançait vivement vers elle, les bras ouverts ; il allait la saisir et la presser contre sa poitrine, lorsque Lotty fouillant dans un petit sac qu'elle portait à sa ceinture, en sortit un joli revolver qui brilla dans sa main.

— Arrière, misérable lâche ! cria-t-elle en avançant son arme jusqu'à toucher le front de Hankins. Faites un pas de plus et je vous abats comme un chien enragé. Vous avez employé des artifices infernaux pour m'enlever à mon mari ; mais il n'est pas dit que vos plans doivent réussir. Jamais je ne serai à vous. Arrière, vous dis-je, arrière, ou je tire !

Hankins recula d'un pas mal assuré, car autant il était malin et rusé, autant il était lâche. Il suffisait d'un revolver, même dans la main d'une femme, pour l'emplir d'une belle frayeur.

Des rires enroués retentissaient de tous côtés. Les bandits avaient observé cette scène, et particulièrement Jack Corters qui s'amusait fort aux dépens de son ami, pendant que celui-ci revenait, comme un barbet crotté, à la place centrale du campement.

— Tu n'as pas de chance en amour, ami Hankins, dit le bandit à la barbe noire. Tu as une fiancée, c'est vrai, mais au lieu de la douceur de ses lèvres, c'est de la poudre et des balles qu'elle veut te donner. On ne peut pas appeler ça une grande tendresse.

— Tu es peut-être logé à meilleure enseigne ? riposta Hankins d'un air de dédain. Où est ta belle Alice Enfield, que tu as ravie à son père... Ah ! ah ! tu t'es laissé rouler par la reine blanche des Ogallallas. Elle t'a soutiré la fille, et je parie cinq cents dollars que tu ne la reverras pas.

— Crois-tu ? reprit Corters avec dépit. Tu te trompes. Allannah m'a engagé sa parole qu'elle me renverrait Alice ce soir. Elle sait que j'attends la jeune fille dans l'île des Ours, et... Ah ! voilà le bruit du signal sur cette rive-là. C'est le messager d'Allannah qui me ramène Alice. Regarde seulement l'eau, Hankins, et convaincs-toi que la *squaw* blanche a tenu sa parole.

Au travers des vagues de la rivière on voyait nager deux chevaux montés par deux cavaliers.

Les animaux déployaient une énergie extraordinaire pour échapper aux tourbillons de ce cours d'eau gonflé. On eût dit qu'à tout moment ils allaient disparaître, et leurs laborieux efforts les portaient toujours plus avant. Quelques minutes plus tard, ils prenaient pied sur l'île des Ours.

C'était Tripleflèche qui, avec Alice, avait parcouru le chemin qu'Allannah leur avait tracé.

Jack Corters, accompagné de Hankins et de quelques autres bandits, alla au-devant, de la jeune fille et du jeune Ogallalla.

— Je savais bien, s'écria Corters, qu'Allannah ne me tromperait pas. Ah ! belle Alice, je vous salue. La nuit sera joyeuse, car aujourd'hui nous célébrons nos fiançailles, et bientôt – Corters accompagna ces dernières paroles d'un regard insolent – ce sera nos noces que nous célébrerons.

— Vous vous trompez, Jack Corters, lui répondit Alice d'une voix ferme, jamais nous ne serons unis l'un à l'autre. Osez me toucher et la puissante amie sous la protection de qui je reste, me vengera terriblement sur vous. Toute la nation des Ogallallas se lèverait contre vous, et vous n'échapperiez pas au châtiment.

— Allons donc ! fit Jack Corters en levant les épaules. Allannah ne vous aurait pas rendue à moi, si elle ne savait que j'ai de bons et légitimes droits sur vous, et que vous devez être ma femme.

Tripleflèche debout à côté d'Alice, avait eu peine à se contenir en entendant ces paroles du bandit ; il lui avait fallu faire appel à toute sa force sur lui-même, pour conserver l'impassibilité de physionomie que l'Indien se fait un point d'honneur de déployer en toute occasion. Il vint se mettre devant Corters, droit en face, et lentement, détachant bien chaque mot, il lui dit :

— Il n'est pas vrai qu'Allannah ait promis de te donner la Blanche Fleur pour que tu l'effeuilles. La grande reine des Ogallallas t'a seulement juré de te l'envoyer ce soir. Mais à moi elle a parlé et dit :

— Tripleflèche, reste à côté d'Alice, protège-là contre Jack Corters et ne souffre pas qu'il la touche. Et je ne le souffrirai pas, continua le jeune guerrier en élevant la voix, car j'ai juré devant le Grand Esprit de te fendre le crâne avec ce tomahawk, Jack Corters, si tu étends ta main convoiteuse vers la Blanche Fleur.

Jack Corters eut bien la tentation de massacrer sur le champ le jeune Ogallalla. Mais il réfléchit que, dans ce cas, il aurait à faire à toute la tribu. Il se contenta donc, en se mordant les lèvres et grinçant des dents, de lancer à Tripleflèche un regard flamboyant de rage.

À ce moment, on entendit une voix crier : Alice ! Alice Enfield ! et comme Alice se retournait étonnée, elle aperçut Lotty qui accourait à elle, les bras ouverts.

Les deux amies, – car Lotty et Alice se connaissaient depuis longtemps, – s'embrassèrent avec effusion.

— Je savais déjà votre sort, murmura Alice à son amie ; Allannah, la grande reine, m'avait raconté que ce gueux de Hankins vous avait arrachée à votre mari... Ne craignez rien, Lotty. Maintenant que nous sommes réunies, ces démons ne gagneront rien sur nous.

Cependant Jack Corters criait aux bandits :

— Et maintenant, nous allons faire la fête, mes amis. Puisque mon gracieux trésor est de retour, nous allons nous rincer le gosier d'eau-de-vie et passer une nuit joyeuse. Dressez une tente pour les deux femmes ; elles peuvent dormir pendant que nous boirons. Demain de bonne heure nous plions bagage. Quand nous aurons atteint le campement des Cheyennes, nous serons plus en sûreté, et alors, oh ! alors, ni Ciel, ni Enfer, ni Allannah, ni aucune puissance sur cette terre ne m'empêcheront de faire d'Alice ma femme.

— Et nous célébrerons de doubles noces, ajouta le métis Hankins ; car c'est au campement des Cheyennes que Lotty deviendra décidément mienne.

Alice et Lotty étaient déjà dans une tente, devant l'entrée de laquelle Tripleflèche s'accroupit, gardien qui réellement tenait les yeux ouverts et qui était tout à fait l'homme à écarter des jeunes femmes tout danger.

Bientôt ce fut la fête dans l'île des Ours. Les bandits se donnèrent un festin où l'eau-de-vie, en effet, coula à flots. La joie, cependant, ne fut pas de longue durée. Le vacarme des disputes et des rixes lui succéda ; puis peu à peu tous les festoyeurs de la bande de Jack Corters s'endormirent sur l'herbe du sommeil des... réprouvés. Et la petite île du Ruby Creek fut pleine de leurs ronflements.

Seuls, Jack Corters et Hankins ne cédèrent pas au besoin de dormir. Ils se promenaient de long en large sur la grève, discutant ensemble leurs plans scélérats.

— Je ne supporterai pas la tutelle de la reine Allannah, déclara Corters, et dès que je serai dans le campement des Cheyennes, je ferai tout pour les pousser à une guerre avec les Ogallallas.

— Excellent ! approuva Hankins. Nous pourrons ainsi pêcher en eau trouble. Je sais de façon certaine qu'Allannah possède de grands trésors, beaucoup d'or. Si nous réussissons à nous emparer de la reine, nous pourrons bien, par la torture, l'amener à nous révéler où sont cachés ses trésors. Eh ! Jack Corters, ce serait une bonne affaire, la meilleure que nous ayons, jusqu'ici, faite ensemble. Mais quand veux-tu partir pour le campement des Cheyennes ?

— Dès que le soleil sera levé, répondit Jack Corters. Nous nous servirons du gué qui va à la forêt, c'est le seul chemin par lequel on puisse sortir de l'île, je ne dis pas à pied sec, mais sans se mettre à la nage... Il faut que je te dise franchement, Hankins, que j'en ai plein le dos de la vie dans l'Ouest, et si vraiment je réussissais à piller les trésors de la reine Allannah, je m'en irais dans le Sud avec ma colombe blanche, Alice Enfield. Je m'établirais là-bas dans quelque ville où je vivrais en gentleman ; peut-être redeviendrais-je un homme honnête et estimé, peut-être... dieu me damne ! la balle m'a rasé.

Un éclair avait subitement brillé de l'autre côté du Ruby Creek et une balle avait sifflé tout près de la tête de Jack Corters.

— Trahison ! criait Hankins au même moment. Nous sommes surpris, Jack Corters. Il s'agit cette fois d'un combat à mort, car à la lueur du coup de feu j'ai vu distinctement là-bas le visage d'un homme qui a juré notre perte à tous deux... C'est Buffalo Bill et ses gens que nous avons en face de nous.

Hankins ne s'était pas trompé. C'était en effet Buffalo Bill et sa vaillante troupe, qui se tenaient à la lisière de la forêt et occupaient l'extrémité du gué, seul passage qui reliât l'île des Ours à la terre ferme.

Cependant Buffalo Bill se fâchait sérieusement contre un de ses compagnons, lequel n'était autre que Tom Towners.

Buffalo Bill avait l'intention de franchir le gué à petit bruit et inaperçu, et de tomber à l'improviste sur la bande de Jack Corters. Il avait pour cela ordonné à ses gens de ne pas échanger un mot et d'observer le plus grand silence.

Mais les bons yeux de Tom Towners avaient aperçu Hankins de l'autre côté du bras de la rivière. À la vue de l'homme détesté qui lui avait enlevé sa chère jeune femme, Tom n'avait pas pu se retenir.

Porter sa carabine à sa joue et faire feu avait été l'affaire d'une seconde. Malheureusement son émotion était trop forte, sa main avait tremblé et la balle avait fendu l'air inutilement entre Hankins et Corters.

— Par le Diable ! Qu'est-ce qui te prend, Tom Towners ? s'écria Buffalo Bill. Vieux jeune homme, comment as-tu pu te laisser entraîner à ce point ? Maintenant les coquins savent à qui ils ont affaire, et nous ne pouvons plus songer à les surprendre.

— Pardonne-moi, Cody, répondit Towners tout confus, mais je n'ai pas pu me contenir à la vue du coquin qui m'a fait au cœur une blessure mortelle. Ah ! ma douce jeune femme, comment te reverrai-je.

— Je comprends ta peine, Tom, dit Buffalo Bill en prenant la main de son vieux compagnon et en la serrant avec sympathie. Peut-être à ta place n'aurais-je pas fait autrement. Mais il s'agit maintenant d'ébaucher un autre plan, car, je le répète encore une fois, nous ne pouvons, à cause de notre petit nombre, songer à engager, sans autre cérémonie, la bataille à découvert. J'évalue la bande de Jack Corters à soixante hommes environ, qu'il a réunis au complet autour de lui. À quoi doivent s'être joints une quarantaine de Cheyennes ; de sorte que nous avons affaire à cent ennemis. Nous, nous sommes douze. Ce ne serait déjà pas beaucoup si nous rencontrions ces chenapans sur la terre ferme ; mais le corps à moitié dans l'eau, comme la défense du gué nous y obligerait, nous ne devons vraiment pas accepter le combat contre un ennemi si supérieur en nombre.

— Voyez comme tout est en mouvement ! s'écria Joe Bevins. C'est dommage. Les démons dormaient tout à l'heure, mais maintenant ils ont pris l'alarme… Ah ! ils nous envoient leur premier salut.

Une grêle de balles s'abattit autour de Buffalo Bill et de ses gens. Par bonheur aucun ne fut touché.

— Retirez-vous derrière les arbres, ordonna Buffalo Bill ; et lentement les hommes de Ruby Creek reculèrent et cherchèrent un abri derrière les arbres qui formaient un épais rideau à l'entrée du gué.

— Les stupides coquins ! dit Buffalo Bill en riant. S'ils avaient seulement le courage de nous attaquer pour nous prendre de deux côtés, ils nous anéantiraient. Mais la canaille est lâche ; elle attend toujours qu'il soit trop tard et qu'elle se sente prise par une poigne de fer.

— Et pourquoi attendons-nous, nous aussi, Buffalo Bill ? cria Towners en grinçant les dents. Pourquoi ne pas se précipiter dans le Ruby Creek et chercher à atteindre l'île des Ours à la nage ? Ah ! si je le tenais, l'ignoble coquin ! J'ai juré que je lui arracherais le cœur de la poitrine, et je tiendrai mon serment.

— Vous aurez le misérable, répondit Buffalo Bill à son ami en lui tapant sur l'épaule. Mais il faut attendre, attendre que le bon moment soit venu. Nous serions des fous si nous nous offrions à découvert aux balles de ces cent fusils. D'ailleurs, j'espère ne pas tarder à régler mes comptes avec eux, aussi vrai que je m'appelle Buffalo Bill. Et maintenant, attention mes amis ! continua-t-il en s'adressant aux autres qui l’entouraient. Faites bien ce que je vous commanderai. Où sont les barils de munitions qu’Allannah nous a donnés lorsque nous nous sommes plaints que notre poudre avait pris de l’humidité ?

— Voici les barils, dit Frank Stark en montrant six petits tonneaux que portaient autant de mules.

— Merci, excellente Allannah, s’écria Buffalo Bill, de nous avoir donné cette graine d’où germe la mort ! Nous allons nous en servir. Voyez-vous ces deux jeunes gens, qui semblent placés comme des sentinelles à l’entrée du gué ? Tous deux allongent et mêlent leurs basses branches. Vite ! aux fourches de ces branches mettez trois des tonneaux de poudre et assujettissez-les de manière qu’ils ne puissent tomber.

Les hommes de Ruby Creek étaient accoutumés à obéir à Buffalo Bill aveuglément. Ils firent donc cette fois comme les autres, et fixèrent les tonneaux dans les branches d’arbre à un peu plus de la hauteur d’un homme au-dessus du sol.

— Et maintenant creusez ici, à l’endroit où je suis, reprit Buffalo Bill. Les trois autres tonneaux viendront dans ce trou. Ah ! ça sera une mine qui fera l’effet de l’enfer, quand elle éclatera. Des fils soufrés, dont nous avons toujours une provision, relieront les six tonneaux et aboutiront à une mèche que nous tiendrons prête dans le bois.

Au bout d’un gros quart d’heure, tout était fini. Buffalo Bill s’adressa alors de nouveau à ses compagnons.

— Frank Stark et Joe Bevins, je vous poste dans le bois, là où les mèches aboutissent. Vous les allumerez au signal. Elles doivent durer dix minutes avant que la flamme atteigne la poudre.

— Pendant ces dix minutes nous ferons une fausse attaque contre l'île des Ours. Nous fuirons, Jack Corters et sa bande nous poursuivront, et lorsque nous aurons dépassé la mine la peau intacte, l'explosion se produira juste au moment où les voleurs se trouveront entre les deux arbres.

Cet exposé les rasséréna tous, et Joe Bevins, le petit caporal, se frotta les mains en riant.

— Je veux n'avoir pas dix-sept blessures dans le corps, honorablement reçues dans des combats contre les Indiens, si Buffalo Bill n'est pas le garçon le plus fin et la tête la plus claire qu'il y ait aux États-Unis, dit-il. Ah ! ah ! je les vois d'avance, les bandits, lorsqu'ils seront à cet endroit et que l'enfer éclatera sous leurs pieds et se déchaînera sur leurs têtes… Ils croiront que la boîte au tonnerre et aux éclairs du bon dieu est tout à coup tombée sur la terre.

— Mais il ne faut pas que Hankins périsse de cette façon-là, fit Tom Towners, car je veux lui arracher le cœur du corps.

— Allons, Tom, dit Joe Bevins en se haussant pour taper sur l'épaule de son camarade, tu n'as pas du tout besoin de t'émouvoir. La poudre lui arrachera le cœur en même temps que les tripes, et tu trouveras ce que tu veux tout fait, comme les gamins trouvent leurs cadeaux de Noël dans la rue. Mais si tu m'en crois, tu ne le ramasseras pas ; ce cœur de coquin noir et hypocrite ne vaut pas la peine qu'on se baisse.

— Ce n'est pas le moment de babiller, interrompit Buffalo Bill. Au travail maintenant ! Joe Bevins et Frank Stark, à votre poste ! Vous autres, suivez-moi ! Mais si notre vie vous est chère, Joe Bevins, arrangez-vous pour que l'explosion n'ait lieu qu'au bout de dix minutes. Autrement vous pourriez nous faire nous-mêmes sauter en l'air.

Ayant dit ces paroles, Buffalo Bill fit un signe à ses compagnons et poussa le premier son cheval dans l'eau du gué. Sans hésiter les autres suivirent l'exemple de leur chef.

Les balles de l'ennemi ne tardèrent pas à les accueillir ; mais Cody donna l'ordre de continuer d'avancer.

À plusieurs reprises, il déchargea sa carabine, tout en sachant fort bien qu'il n'avait pas grande chose à attendre de ses coups de feu. Le but qu'il poursuivait était simplement d'attirer l'adversaire hors de l'île.

— Je n'aurais pas cru Buffalo Bill assez imprudent pour s'exposer à nos balles ainsi ! s'écria Jack Corters triomphant. Cette fois-ci, nous l'avons.

Une véritable pluie de projectiles tombait dans l'eau. Mais Buffalo Bill avait enseigné à ses hommes ce qu'ils avaient à faire pour ne pas être touchés. Dès qu'ils apercevaient dans l'île l'éclair du coup de feu, avant d'entendre la détonation, ils se jetaient de côté contre le flanc de leur cheval, dont le corps les protégeait.

De cette manière ils restèrent presque tous indemnes. Deux des *cowboys* seulement reçurent des blessures insignifiantes.

— Attention, jeunes gens ! cria Buffalo Bill. Il nous faut retourner, car cinq minutes de notre temps sont déjà écoulées, et nous devons passer l'endroit dangereux avant la fin des dix minutes.

Buffalo Bill tourna son cheval ; les autres suivirent, ayant l'air de ne pas pouvoir plus longtemps soutenir le feu de l'adversaire et d'être obligés de recourir à la fuite.

Ils entendirent Jack Corters crier à tue-tête :

— Poursuivez-les ! Après eux, les gars ! dans le gué et la forêt… Ah ! Ah ! on saura bientôt dans tout l'Arkansas que Jack Corters a mis Buffalo Bill dans sa poêle à frire.

— Pas encore fanfaron ! murmura Cody, qui l'avait entendu. Je crois que la poêle bouillante que je t'ai préparée, sera moins à ton goût.

Et sans regarder à droite ni à gauche, il dirigea son cheval vers la terre, entouré de ses compagnons. Tout à coup un des *cowboys* cria :

— Nous ne sommes pas au complet. Où est Tom Towners ?

Buffalo Bill le chercha devant lui, et ne le vit nulle part, mais en se retournant il l'aperçut loin derrière. Tom n'avait pas exécuté l'ordre ; guidé par sa soif de vengeance et son désir furieux de tenir Hankins en ses mains, il s'était approché beaucoup trop de l'île. Le malheureux était perdu s'il n'était pas ramené tout de suite. Buffalo Bill le vit clairement.

— Continuez ! commanda-t-il. Dépassez la mine et retirez-vous dans la forêt avec Joe Bevins. Je vais tâcher de sauver Tom Towners. Le malheureux ! Il ne se doute pas de ce qu'il a fait en se laissant entraîner si loin. Qu'arrivera-t-il si nous perdons le temps précieux pendant lequel il nous est encore permis de passer sur la mine sans danger ?

Cody éperonna son cheval, qui, d'un élan puissant, se mit à nager vers l'île.

Un cri d'effroi s'échappa des lèvres de Buffalo Bill en voyant qu'environ quatre-vingts Cheyennes et bandits avaient sauté à l'eau pour s'emparer de Tom Towners.

Le mari de Lotty avait à plusieurs reprises déchargé sa carabine et abattu plus d'un ennemi, mais que signifiait cela devant le nombre écrasant de ceux qui l'entouraient ?

Déjà un gigantesque Indien Cheyenne allongeait vers lui ses bras nerveux, déjà le sauvage allait le saisir et l'entraîner dans l'eau, lorsque juste à point la carabine de Buffalo Bill « toussa » et l'Indien, frappé au cœur, tomba dans la rivière.

Mais dix autres étaient prêts à se jeter sur Tom Towners. Il se défendait avec la crosse de son fusil ; il venait de fracasser le crâne d'un des assaillants, lorsque des mains le saisirent par derrière et l'arrachèrent de sa selle.

Mais déjà Buffalo Bill était sur le lieu de la lutte. Coup sur coup, il tira cinq fois, tuant trois voleurs et en blessant un autre mortellement. Puis lançant, son cheval en avant, il réussit à délivrer Tom Towners des mains de deux Indiens.

Il enfonça son *bowie-knife* dans la poitrine de l'un des sauvages ; l'autre, il le saisit à la gorge et l'étrangla de sa main. Il le rejeta dans l'eau qui compléta l'asphyxie, et le Ruby Creek roula un nouveau cadavre.

— Saute derrière moi, commanda-t-il à Tom Towners. Il est plus que temps, si nous ne voulons pas être perdus tous deux.

Tom Towners ne se le fit pas dire deux fois. Il fut bientôt en croupe derrière Buffalo, et celui-ci tourna vers l'autre bord la tête de son cheval qui nageait vaillamment.

Hurlant de rage, les gens de Jack Corters se jetèrent à leur poursuite. Cette meute d'ennemis qui aboyaient à la mort derrière lui, leurs balles qui criblaient l'eau sans effet tout autour de son cheval, tout cela ne lui inſpirait aucune crainte ; non, ce qui angoissait son eſprit, c'eſt qu'il n'arriverait peut-être pas avec Tom Towners à temps pour franchir la mine.

À son compte, il devait y avoir huit minutes d'écoulées sur les dix. Et il n'avait pas d'autre chemin, il lui fallait passer sous les branches qu'il avait lui-même fait charger de poudre.

Une minute s'écoula encore : ils avaient atteint heureusement la rive.

— En avant, Buckskin ! cria Buffalo Bill à son cheval en lui enfonçant les éperons dans les flancs.

La noble bête s'enleva sous sa double charge et d'un élan elle passa par-dessus la mine et entra sous-bois.

Buffalo Bill entendit la joyeuse acclamation des siens, qui attendaient à une centaine de pas plus loin, puis il regarda en arrière et...

Le ſpectacle qui s'offrit à ses yeux lui parut, malgré son horreur infernale, comme ces mirages gracieux qu'évoque la fée Morgane.

Entraînés par l'ambition de s'emparer du célèbre chasseur du Kansas, soixante-dix ou quatre-vingts voleurs et Indiens Cheyennes s'étaient élancés en une masse confuse. Arrivés ensemble sur le bord, ils se pressaient violemment, voulant franchir tous à la fois l'étroit passage que formaient les deux arbres et par lequel on pénétrait dans la forêt.

Soudain un craquement formidable, comme si mille détonations éclataient d'un coup ! La terre sembla s'ouvrir et cracher le feu de l'Enfer, tandis que le ciel, de son côté déversait le feu qui détruisit Sodome et Gomorrhe.

Et dans cette mer de flammes Buffalo Bill voyait les formes des voleurs et des Indiens déchirées, brisées, fracassées. Des choses qui avaient l'apparence de membres humains volaient çà et là et retombaient à terre, – têtes, bras, jambes et lambeaux informes arrachés du tronc. Un immense et unique cri d'agonie avait accompagné cette épouvantable catastrophe ; il trouva un écho tremblant sur l'île des Ours, où étaient restés les débris de la bande de Jack Corters.

Puis le silence régna partout à la ronde, – le silence de la mort.

La mort de Tripleflèche

LA RAGE ET L'EFFROI qui saisirent Jack Corters, lorsqu'il vit ses gens sauter en l'air et qu'il comprit que Buffalo Bill triomphait de lui, aucune plume ne peut les décrire. Le bandit à la barbe noire se jeta à terre, s'arracha les cheveux, crispa ses poings, jusqu'à ce que Hankins vînt se pencher sur lui et lui dit :

— Tu es un fou, Jack Corters. Avant tout félicite-toi de n'avoir pas eu la niaiserie de poursuivre Buffalo Bill toi-même. Autrement je ne donnerais pas un rouge liard de ton existence… Dieu me damne ! poursuivit le sang-mêlé. C'est un fameux tour de la part de Buffalo Bill, et qui te coûte quatre-vingts hommes au bas mot, car de ceux qui ont passé de l'autre côté personne ne revient.

Et en effet, il ne revint personne.

Les eaux jaunes et limoneuses du Ruby Creek, apportèrent bien sur les grèves de l'île des Ours des cadavres et des survivants grièvement blessés. Mais Jack Corters ne s'inquiétait pas des blessés, il les abandonnait à leur sort.

En tout il commandait encore à dix hommes : sept Cheyennes et trois membres de son ancienne bande.

— Voyons, consultons-nous sur ce qu'il y a à faire, reprit Hankins. Dans tout danger, le point capital est de ne pas perdre la tête.

— Je l'ai perdue déjà, répondit Jack Corters. Quant à toi, sang-mêlé, tu parais croire notre situation beaucoup plus facile qu'elle ne l'est réellement. Pense donc que nous nous trouvons dans une île, au milieu de l'eau, qu'il n'y a qu'un chemin pour gagner la terre ferme, et que ce chemin c'est le gué, dont la sortie est défendue par Buffalo Bill et ses gens... Et puis ne pouvons-nous pas nous attendre à tout moment à ce que ceux-ci arrivent dans l'île ? En ce cas, nous sommes tous perdus. Ma foi, il vaudrait peut-être mieux se loger soi-même une balle dans la tête.

— Sottise ! s'écria Hankins. Nous ne sommes pas encore perdus et nous ne le serons pas. Il faut chercher à sortir de l'île sans être vus. Buffalo Bill tel que je le connais, va attendre tranquillement le matin avant de renouveler son attaque. Car il tient beaucoup à nous prendre vivants.

— Pour nous faire pendre publiquement à l'Agence ! gémit Jack Corters. Ah ! Hankins, ce sera notre sort.

— Si nous nous abandonnons, reprit Hankins avec fermeté. Écoute-moi, Jack Corters ; j'ai déjà formé mon plan. Nous ne possédons pas de bateau qui puisse nous transporter un bout de chemin sur le Ruby Creek. Eh bien ! il faut construire cette nuit un radeau, et si nous réussissons à l'avoir prêt avant le jour, Buffalo Bill ne saura plus où nous trouver.

— Un radeau ! voilà une idée ! s'écria Jack Corters, redevenu joyeux. En avant ! au travail les hommes ! Que chacun de vous s'y mette de si bon cœur que la sueur coule de tous vos pores ! Il y va de la vie cette fois.

Tous se mirent donc à la besogne avec ardeur pour l'établissement d'un radeau. Il y avait dans l'île assez d'arbres faciles à abattre et dont on pouvait sans grande peine réunir les troncs.

Cependant Hankins continua à dérouler son plan à son ami Jack Corters. On descendrait la rivière sur un assez long parcours, pour aborder à un endroit favorable et, de là, se rendre au campement des Cheyennes, où l'on serait en sûreté.

Alice et Lotty avaient observé de leur tente tout ce qui venait de se passer. Ah ! comme elles avaient tremblé pour Buffalo Bill et Tom Towners, lorsqu'elles les avaient vus soutenir, dans l'eau, cette effroyable lutte contre un si grand nombre d'ennemis ! Et comme elles avaient triomphé en assistant à l'infernale explosion et en entendant le cri d'agonie des voleurs et des Cheyennes !

— Voyez-vous, le ciel ne nous a pas entièrement abandonnées, dit Alice à son amie. Croyez-moi, aux premières blancheurs du matin, nous serons près des nôtres.

— Ah ! j'ai le cœur si gros, répondit Lotty. Je ne peux pas croire au salut.

Elles ne tardèrent pas à remarquer la fiévreuse activité que voleurs et Indiens déployaient à construire leur radeau.

— Que se passe-t-il ? demanda Alice au jeune Indien Tripleflèche.

— C'est un radeau qui se construit, répondit-il.

— Un radeau... Ah ! veulent-ils donc nous emmener furtivement sous le voile de la nuit ? demanda Alice avec anxiété.

— C'est le dessein de Jack Corters, répondit l'Ogallalla, et je ne pourrai pas l'empêcher. Tant qu'il ne vous touche pas, Blanche Fleur, je n'ai pas mandat de ma reine de m'opposer à lui.

— Si près du salut ! s'écria Alice en se tordant les mains. Voir se briser toutes nos espérances ! Ô Tripleflèche, sauvez-nous ! montrez-nous le chemin de la fuite !

— Je ne connais pas de chemin, répondit Tripleflèche tristement.

— Ah ! si Buffalo Bill savait ce que ce coquin de Jack Corters projette, il l'empêcherait bien de quitter l'île avec son radeau.

— Mais il ne le sait pas, fit Lotty sanglotant, et alors nous sommes perdues.

— Si nous pouvions lui envoyer un message, reprit Alice après un court silence ; et tout à coup elle saisit la main du jeune Indien.

— Tripleflèche, murmura-t-elle, passez la rivière à la nage et faites savoir à Buffalo Bill qu'il faut qu'il se hâte, qu'il faut qu'il vienne dans l'île tout de suite, car autrement... il sera trop tard.

— Vous me demandez ma vie, Blanche Fleur ! fit le guerrier Ogallalla à voix basse, en posant sur Alice un regard d'admiration fanatique. Mais ma vie vous appartient. Si Jack Corters remarque que je m'éloigne de l'île, il m'enverra une balle par derrière et ce sera fait de moi.

— Ah ! votre vie m'eſt chère, mais que dois-je faire ? Nous sommes sûrement perdues, si nous n'avertissons pas Buffalo Bill.

Le jeune guerrier indien s'inclina, pressa la blanche main d'Alice contre son front et dit :

— Je pars, je vais vers le grand guerrier Buffalo Bill. Je lui dirai qu'il faut qu'avec ses hommes il prenne l'île d'assaut immédiatement, car lorsque le matin blêmira, il ne vous trouvera plus ici... Mais vous, Blanche Fleur, adieu ! proſpérez ! et si le Grand Eſprit veut que je ne vous revoie pas, sachez... que Tripleflèche vous a aimée.

Les deux amies se tenaient embrassées, debout devant la tente ; elles regardèrent la figure sombre qui s'éloignait ; elles la virent ramper dans les hautes herbes et se rapprocher de la rive. Pendant ce temps Jack Corters et Hankins étaient occupés au radeau qui semblait rapidement prendre forme.

— Il eſt au bord de l'eau, murmura Alice à l'oreille de sa compagne. Tout va bien. Ne doutez plus Lotty. Tripleflèche arrivera sans encombre auprès de Buffalo Bill, et un quart d'heure après nous serons délivrées.

— Maintenant, j'espère aussi ! s'écria la femme de Tom Towners. Ah ! je prierai dieu qu'il protège le jeune Ogallalla.

— Entendez-vous, fit Alice à voix plus basse, comme l'eau a rejailli ? Tripleflèche s'est jeté dans la rivière. Ah ! il plonge. Il lutte contre les vagues, mais c'est un nageur de premier ordre. Il approche de plus en plus de l'autre bord... il n'est plus qu'à une portée de fusil de la rive... Miséricorde de dieu ! Qu'est-ce que c'est ? Malheur ! nous sommes perdues toutes les deux... Nos amis ont tiré sur Tripleflèche.

Alice chancela en arrière, et, pour la première fois de sa vie peut-être, elle pensa s'évanouir. Lotty entoura son amie de ses bras caressants et Alice reprit ses sens, la tête sur son sein.

— Voyez-vous quelque chose ? dit-elle, encore tremblante, en promenant elle-même ses regards sur la surface de l'eau.

— Je ne vois plus rien, répondit Lotty : je crois que les vagues ont englouti le malheureux Ogallalla.

— Il est mort pour nous, s'écria Alice en sanglotant, pour moi, car je le sais, il me l'a dit et je l'avais lu dans ses yeux sincères, – il m'a aimée !

— Le radeau est prêt, retentit à ce moment la voix de Jack Corters derrière elles. En avant les filles ! Ne tardez pas. Il nous faut quitter l'île des Ours, et il est grand temps.

— Et si nous nous refusons à aller avec vous ? dit Alice méprisante, rejetant en arrière d'un air de défi sa tête aux blondes boucles.

— Si vous vous refusez ! ... répéta Corters avec un rire dédaigneux. Je ne vous conseillerai pas de vous refuser, car alors… nous célébrerions nos noces ici même. À ce prix, je reste jusqu'à l'aube dans l'île des Ours.

— Cédez ! murmura Lotty. Dans notre misérable situation nous ne pouvons rien faire que nous soumettre, du moment que cela empêche quelque chose de pis.

Alice laissa retomber sa tête sur sa poitrine et suivit Jack Corters avec Lotty. Il les conduisit à l'endroit de la rivière où le radeau se balançait déjà, sur l'eau.

On n'aurait pas pu faire un long voyage sur ce radeau, qui était construit d'une façon plus que primitive ; mais Corters avait simplement l'intention d'emmener les prisonnières à une heure de navigation de l'île des Ours, et puis de poursuivre la route par terre. Pour un tel dessein, cet esquif peu solide était encore assez bon.

Alice et Lotty s'y embarquèrent. On leur ordonna de s'asseoir sur une botte de paille de maïs, qu'on avait apportée là pour leur commodité.

L'esquif branlant portait en tout quatorze personnes : Jack Corters, Hankins. Lotty, Alice et les dix hommes de la bande, dont sept Indiens Cheyennes.

La nuit était sombre, son voile obscur couvrait la rivière, et le radeau glissait sans bruit sur les vagues. Des avirons, que les Indiens savent habilement manier, servaient à le pousser et à le maintenir dans le courant.

Hankins s'était accroupi devant les deux femmes. Il tenait son revolver à la main, et il leur avait déclaré qu'au premier cri qu'elles pousseraient, il les tuerait.

Et toujours davantage, le radeau s'éloignait de l'île des

Ours, jusqu'à ce que, derrière les fugitifs, elle s'effaçât dans le brouillard et la nuit…

C'était une faute capitale que Buffalo Bill avait commise en ne risquant pas, dès que la mine eut presque exterminé la bande de Corters, une attaque immédiate contre l'île des Ours. Mais il avait ses raisons pour s'y résoudre. Non seulement ses hommes étaient fatigués par la marche et le combat, mais ils n'avaient presque pas dormi la nuit précédente, et il voulait leur procurer quelque repos.

Les gens de Ruby Creek avaient donc établi un campement dans la forêt, pas trop loin de la rive ; et comme, d'après l'ordre de Buffalo Bill, ils ne pouvaient même pas allumer du feu pour faire un peu de café, ils s'étaient contentés d'allonger leurs membres dans l'herbe molle.

Naturellement Buffalo Bill n'avait pas oublié les précautions qui sont de règle ; il avait établi deux postes pour la garde du camp. Un *cowboy* devait en occuper un et Joe Bevins s'était offert en volontaire pour l'autre.

— Soyez sûr, Cody, avait dit Joe Bevins en prenant sa garde, que je tiendrai mes yeux ouverts. Ah ! j'en ai passé, des nuits de garde, quand je servais dans les troupes de l'Union. Il ne sortira pas une queue de rat de l'île pour venir vers nous sans que je m'en aperçoive.

Buffalo Bill savait qu'il pouvait s'en remettre à Joe Bevins. Il se laissa donc couler lui-même dans l'herbe haute, s'enroula dans une couverture et résolut de s'accorder au moins deux heures de repos. Au matin, il emporterait énergiquement d'assaut l'île des Ours, pour arracher aux voleurs leurs victimes.

Buffalo Bill ne savait pas depuis combien de temps il dormait, lorsque le crépitement d'une carabine frappa son oreille et le réveilla. Il comprit tout de suite que cette détonation devait provenir du fusil de Joe Bevins.

— Debout, compagnons ! cria-t-il. C'est probablement une surprise. Il faut rapidement nous porter au secours de Joe Bevins.

Tous saisirent leurs fusils et coururent aussi vite qu'ils le pouvaient vers le bord de l'eau.

— Eh ! pourquoi ne dormez-vous pas ? leur cria Joe Bevins d'un ton de bonne humeur, sa carabine fumante à la main. Ça ne valait vraiment pas la peine de troubler votre sommeil.

— Qu'est-il arrivé ? demanda Buffalo Bill. Pourquoi avez-vous tiré ? A-t-on bougé dans l'île ?

— Bougé ? Pas le moins du monde, répondit Joe Bevins. De l'autre côté, tout est tranquille comme dans une église ; mais un de ces misérables chiens de Cheyennes a essayé de traverser l'eau, envoyé sans doute par Jack Corters pour nous espionner. J'ai vu un corps sombre surgir des vagues, j'ai mis le gaillard en joue, et voyez comme j'ai bien tiré, – son corps flotte sur l'eau.

Et en effet, les vagues apportèrent rapidement un corps sombre vers les hommes de Ruby Creek.

— Il est raide mort, assura Joe Bevins. Je crois que je lui ai cassé le crâne. Par le Diable ! Qu'y a-t-il de meilleur qu'un morceau de fer, quand on peut l'enfoncer dans la caboche d'un Indien Cheyenne ?

— Moi, je crois qu'il n'est pas mort, fit Buffalo Bill. Il remue encore les bras et cherche à nager. Je considère que nous sommes tenus de lui porter secours ; peut-être pourra-t-il nous renseigner sur ce que deviennent les deux femmes.

Buffalo Bill ordonna à un *cowboy* de détacher une cordelette que celui-ci portait enroulée autour de lui, et de la jeter à l'Indien.

Le blessé eut encore la force de saisir le bout de cette corde, et les hommes le tirèrent hors de l'eau jusque sur la rive.

— Vous lui avez troué la poitrine, dit Buffalo Bill à Joe Bevins. Je crois que le gaillard a son compte. En avant, nous allons le porter sous bois à notre campement ; là je regarderai sa figure et je verrai ce qu'il y a à tirer de lui.

Deux *cowboys* prirent l'Indien sur leurs épaules et le portèrent dans la forêt. Ce transport ne dura pas longtemps et, à un signe de Buffalo Bill, ils étendirent l'Indien blessé sur la couverture même dans laquelle le chasseur du Kansas avait dormi tout à l'heure.

Alors Buffalo Bill fit allumer quelques éclats de sapin. Mais à peine leur lumière fût-elle tombée sur le corps du Peau-Rouge gisant à terre, que Buffalo Bill poussa une exclamation de surprise douloureuse.

— Qu'avez-vous fait, Joe Bevins ? s'écria-t-il d'un ton de doux reproche. Vous avez blessé à mort notre meilleur ami... Non, malheureusement, ce n'était pas un Cheyenne qui voulait traverser le Ruby Creek pour venir à nous. C'était le fidèle Tripleflèche, l'Ogallalla, le messager qu'Allannah nous envoyait.

Nul ne pourrait décrire la triste stupéfaction des hommes de Ruby Creek pendant que Buffalo Bill leur donnait ces explications.

Joe Bevins était dans un vrai désespoir : il maudissait l'invention de la poudre à canon, son inventeur et l'heure où lui-même avait appris à connaître ce présent du Diable, comme il disait.

— C'est clair, reprit Buffalo Bill cruellement ému, Tripleflèche voulait nous apporter des nouvelles d'Alice et de Lotty, et c'est pour cela qu'il a entrepris de passer l'eau à la nage… Pauvre Ogallalla ! si jeune, si beau et déjà frappé de mort ! … Mais peut-être tout secours n'est-il pas impossible, continua-t-il en s'agenouillant près de l'Indien sans connaissance. Peut-être pourrons-nous extraire la balle de la blessure et lui faire un pansement.

— J'ai les choses nécessaires dans ma poche, sur moi, dit alors le vieux Enfield.

— Silence, il s'éveille, fit Buffalo Bill d'une voix qui expirait sur ses lèvres ; il ouvre les yeux.

Puis, plus haut :

— Tripleflèche, mon ami, mon frère rouge, tu nous vois malheureux, désespérés, que l'un des nôtres ait dirigé son fusil sur toi.

Le blessé à mort lentement se souleva à demi, mais bientôt ses yeux devinrent fixes, un tremblement parcourut son corps : c'était le frisson de la mort qui le secouait.

— Au campement des Cheyennes, dit le moribond d'une voix coupée de hoquets. Hâtez-vous… hâtez-vous… Un radeau… Alice… Lotty… au campement des Cheyennes… à la Roche du Mauvais Esprit… Alice… Blanche Fleur… Mon baiser !

Le corps du malheureux se contracta douloureusement. Il ouvrit les bras tout grand, comme s'il voulait y enfermer la bien-aimée pour la presser sur son cœur ; puis il se renversa en arrière, et les ombres de la mort voltigèrent sur sa face.

Un silence profond régnait dans le cercle qui s'était formé autour de lui. Les flammes des copeaux de sapin éclairaient d'une lumière rouge et fuligineuse ce triste spectacle.

— C'est un héros qui est mort ici, s'écria enfin Buffalo Bill réprimant péniblement ses larmes. Laisse-moi te serrer la main encore une fois, vaillant jeune guerrier. S'il est vrai qu'il existe des territoires de chasse éternels, où se retirent après la mort les héros pour y goûter une vie nouvelle de félicité et de joie, ils te seront ouverts, ces territoires invisibles, car tu as été, sur la terre, parmi les meilleurs, les plus purs et les plus nobles.

Et lorsque Buffalo Bill se fût incliné et eut serré la main du mort, les hommes de Ruby Creek s'avancèrent l'un après l'autre et rendirent au jeune Indien le même honneur.

— Ici, sous ce vieux chêne, nous allons l'enterrer. Vite, creusez une fosse, nous n'avons pas de temps à perdre. Le dernier souffle de ce noble mort nous a indiqué le chemin que nous devons prendre pour délivrer Alice et Lotty. Le gueux de Corters s'est rendu au campement des Cheyennes sur un radeau, à la faveur des ténèbres. Je connais les Roches du Mauvais Esprit, je saurai trouver le chemin.

Quelle triste besogne que de coucher dans la terre glacée un jeune homme prématurément frappé dans la grâce de la vie en fleur, dans la force d'un sang généreux ! Cette triste besogne, les hommes de Ruby Creek l'accomplirent tristement, et avec toute la célérité possible.

Le jeune Ogallalla reposa bientôt dans sa tombe, où ils mirent à côté de lui son tomahawk, puis Buffalo Bill fit faire au-dessus un monticule de terre, il y dit une courte prière que les autres écoutèrent pieusement, et ainsi se terminèrent les funérailles dans la forêt vierge.

— À cheval ! ordonna Buffalo Bill, et bientôt tous furent en selle.

Ils allaient, comme emportés par le vent, mais longtemps encore ils jetèrent en arrière des regards attristés vers cette tombe dans les bois, où Tripleflèche, l'Ogallalla, dormait pour l'éternité son sommeil sans rêves.

Au poteau du supplice

L'AUBE emplissait déjà la forêt de sa lueur blême, que Buffalo Bill et sa petite troupe étaient encore assez loin des Roches du Mauvais Esprit.

Le vieil Enfield, le père d'Alice, chevauchait à côté de Buffalo Bill. Comme toujours il avait l'air mécontent et sombre, et de temps en temps il murmurait une imprécation dans sa barbe.

— Qu'est-ce qu'il y a, Enfield ? demanda Buffalo Bill. De quoi ou de qui vous plaignez-vous ?

— Je vais vous le dire, Cody, répondit-il. Toutes ces fatigues et tous ces combats que nous avons eus à soutenir depuis hier soir, n'auraient pas été nécessaires si Allannah avait été plus prudente, – que dis-je, prudente ! sincère serait un terme plus juste.

— Vous suspectez la sincérité de la reine des Ogallallas ? fit Buffalo Bill. Je crois cependant que nous avons assez de motifs d'être reconnaissants à la *squaw* blanche.

— Pensez-vous ? reprit Enfield. Puisque Corters avait laissé Alice entre ses mains, pourquoi l'a-t-elle renvoyée à ce coquin, en ne nous en prévenant que par un messager parti tardivement et qui ne nous a rattrapés qu'auprès de l'île des Ours, pour nous faire cette belle commission lorsqu'il n'était plus temps ?

— Parce qu'elle était obligée par sa parole, liée par son serment, ainsi qu'elle l'expliquait dans son message.

— Dieu me damne ! un serment que j'ai prêté à un coquin n'a pas de valeur pour moi.

— Là-dessus nos manières de voir diffèrent reprit Buffalo Bill en haussant les épaules. Je tiendrais mon serment, même vis-à-vis d'un Corters. Voyons, la main sur le cœur, Enfield, il y a quelque chose entre vous et Allannah que je ne peux saisir et comprendre pour le moment. Vous semblez être malintentionnés mutuellement Voulez-vous m'initier à votre secret ? Ce serait une bonne chose pour tout le monde que j'y visse clair.

Enfield ne répondit pas sur le champ, il continua pendant quelques minutes à marcher près de Buffalo Bill en silence, plongé dans ses réflexions. Tout à coup il s'écria d'une voix sourde :

— Pourquoi ne vous confierais-je pas mon secret ? Ce n'est pas grand'chose, mais du moins vous verrez clairement pourquoi je ne suis pas particulièrement entiché d'Allannah, et pourquoi elle fut si fort alarmée lorsque j'apparus tout à coup devant elle, dans son camp.

Il se tut encore quelques minutes, comme s'il recueillait ses pensées, puis il commença à parler, beaucoup plus comme s'il se parlait à lui-même que comme s'il s'adressait à Buffalo Bill, lequel, d'ailleurs, l'écoutait l'oreille tendue, avec la plus grande attention.

— Vous rappelez-vous, commença Enfield, qu'il y a environ seize ans un grand convoi d'émigrants traversa la rivière Platte ? Ces gens cherchaient de nouveaux foyers, ils voulaient s'établir dans le Far West. Mais c'était à la mort qu'ils allaient. À peine avaient-ils laissé la rivière derrière eux que de la forêt prochaine les Sioux s'élancèrent, et en une telle masse que les émigrants ne furent pas en état de leur opposer une résistance sérieuse. Les diables rouges se livrèrent à une épouvantable boucherie, à laquelle trois personnes seulement échappèrent, un homme et deux femmes.

L'homme n'avait que des blessures sans importance. Le tomahawk d'un Sioux lui avait bien frappé la tête, mais sans le blesser mortellement.

Des deux femmes, l'une était l'épouse de l'homme blessé, l'autre était la sœur de la première et avait eu son mari tué, lui aussi, par les Sioux.

Lorsque ces trois personnes eurent atteint l'Agence indienne, les deux sœurs furent délivrées presque en même temps d'un enfant.

Maintenant j'irai vite. L'homme, c'était moi !

Enfield souleva son chapeau et Buffalo Bill vit une profonde cicatrice qui lui labourait la moitié du crâne.

— La femme dont le mari avait été tué, ma belle-sœur, continua Enfield, était belle et jeune, elle trouva facilement à se tirer d'affaire. Mais un beau jour elle disparut sans laisser de traces. Quelques années plus tard, ma femme mourut. Je n'avais plus entendu parler de sa sœur, et, à la vérité, je ne m'en inquiétais point, car elle m'avait toujours paru avoir une nature d'aventurière. Maintenant je sais ce qu'elle est devenue. Je l'ai reconnue la première fois que je me suis trouvé en présence d'Allannah, la reine des Ogallallas. Je veux qu'on me coupe la tête si ce n'est pas ma belle-sœur Mary... Et maintenant vous savez, Buffalo Bill, pourquoi Allannah s'est montrée si troublée lorsqu'elle m'a revu. Elle craignait que je n'eusse l'idée de raconter aux Ogallallas ce qu'elle avait été jadis, ce qui lui aurait fait perdre son prestige parmi les Peaux-Rouges.

— Et où est l'enfant d'Allannah ? Vous m'avez raconté qu'elle avait aussi donné le jour à un enfant ?

— Il est mort la nuit de sa naissance, répondit le vieil homme, en se passant la main d'un geste continu dans sa chevelure grise.

Buffalo Bill avait appris ce qu'il voulait savoir. Il dit à ses compagnons d'accélérer leur trot, et ils marchèrent encore pendant trois heures avant de l'entendre annoncer enfin :

— Là-bas se dressent les Roches du Mauvais Esprit. C'est entre ces énormes roches que les Cheyennes ont établi leur campement. Il s'agit d'en approcher sans se faire voir et sans être attaqués.

Buffalo Bill fit faire un détour à sa petite troupe, et, prenant les roches à revers, il l'introduisit dans une sorte de défilé que des rocs surplombants masquaient à la vue des Cheyennes. Ceux-ci d'ailleurs, ne redoutant aucune attaque, avaient dressé leur camp dans un large espace découvert et ne se gardaient que négligemment.

Lorsque les cavaliers de Ruby Creek eurent fait halte, Buffalo Bill déclara qu'il monterait sur les sommets d'où il pourrait, sans être vu lui-même, voir le camp indien, pour s'assurer de la force des ennemis à qui ils avaient à faire et si Alice et Lotty étaient déjà arrivées avec Jack Corters et Hankins. Le sentier qui conduisait jusqu'au haut de la roche était extraordinairement difficile. Il était si abrupt par places que Buffalo Bill devait s'accrocher aux anfractuosités pour éviter une chute mortelle.

Mais le hardi chasseur du Kansas surmonta ces difficultés et, au bout de dix minutes d'efforts attentifs, il était au sommet. Un arbrisseau buissonneux qui avait, on ne pouvait s'expliquer comment, noué là ses racines, lui fournit l'abri nécessaire pour examiner sans grande inquiétude le campement des Cheyennes.

Il eut un sentiment d'effroi lorsqu'il vit la grande quantité de tentes et de gens qui se trouvaient au-dessous de lui. Il évalua le nombre des Cheyennes à environ neuf cents, dont cinq cents au moins étaient des guerriers valides. Pouvait-il risquer sa poignée d'hommes dans une lutte avec un tel adversaire ? Il n'y avait point à compter sur l'adresse ; quelque favorisé qu'il fût par la chance, il ne pourrait jamais remporter finalement la victoire.

Pendant qu'il était ainsi hésitant, il remarqua une grande agitation dans le campement. Les diables rouges devaient célébrer quelque fête, car ils s'étaient peints d’une façon particulièrement soignée. Tout le monde sortait des tentes, de sorte que c’était un grouillement d’hommes, de femmes et d’enfants.

Puis on dressa deux poteaux, et, au son de chants perçants et lugubres, les guerriers Cheyennes se mirent à danser autour. Buffalo Bill connaissait trop bien les us et coutumes des Indiens pour ne pas aussitôt pressentir qu’un ſpectacle affreux allait lui être offert.

Évidemment les Cheyennes avaient fait des prisonniers, qu’ils se préparaient à attacher au poteau du supplice.

Buffalo Bill savait que ces malheureux prisonniers commenceraient par être percés de lances, criblés de flèches, hachés à coups de tomahawks, et qu’à la fin, comme conclusion de ces cruels et lugubres jeux, on amoncellerait autour des victimes des broussailles et du bois, auxquels on mettrait le feu pour que ces pitoyables créatures finissent misérablement sur un bûcher.

Cependant les Cheyennes suſpendirent leur danse, et les sons siniſtres d’une sorte de tambour montèrent jusqu’à Buffalo Bill.

Le chef des Cheyennes, – Buffalo Bill le reconnut, il s’appelait le Grand Serpent, – jeta quelques paroles de commandement à la foule, et aussitôt dix guerriers se dirigèrent vers une tente dont le rideau était reſté jusqu’ici soigneusement fermé.

— Ah ! se dit Buffalo Bill, ils vont chercher les prisonniers, on va les conduire aux poteaux. Cette pensée donna un frisson à cet homme intrépide. Mais il chancela lorsqu’il vit les victimes, que, malgré leurs efforts déseſpérés pour échapper à leurs bourreaux, les Indiens entraînaient hors de la tente. C'étaient Alice et Lotty.

Derrière elles on apercevait Jack Corters et Hankins.

— Les misérables ! s'écria Buffalo Bill. C'était donc cela ! ... On va tuer ces pauvres femmes... Mais non, non, je devine les projets de ces bêtes rouges, ou plutôt les plans sinistres de Jack Corters et de Hankins. Alice et Lotty seront menées au poteau du supplice pour les intimider, les faire tomber volontairement dans les bras de leurs ravisseurs et leur faire regarder comme une faveur de leur appartenir... Et je laisserais faire cela ? Non, quand il devrait ne plus jamais m'être donné de revenir à ma paisible ferme sur le Ruby Creek. Je me jette en travers des diables rouges et brouille leurs calculs, et je sauverai Alice et Lotty, ou périrai avec elles.

Aussitôt Buffalo Bill imita le cri d'un oiseau, ce qui était un signal convenu entre lui et ses compagnons.

Ceux-ci en l'entendant, surent qu'il fallait le rejoindre immédiatement.

Sans peur, ils gravirent le même sentier que Buffalo Bill avait suivi, et lorsqu'ils furent en haut, ils virent avec horreur le spectacle qui se déployait dans la vallée.

Tom Towners était si désolé qu'on eut peine à l'empêcher de sauter en bas du rocher. Enfield de son côté restait comme frappé du tonnerre en voyant quel sort attendait sa fille.

— Et maintenant, mes amis, il s'agit de mourir en héros. Préparez vos armes, et dans l'instant même où je tirerai, suivez mon exemple.

En bas tout était redevenu calme. Les deux blanches étaient debout au poteau du supplice, auquel on les avait attachées par les mains. Tout à côté d'Alice se tenait Jack Corters, et Hankins avait pris sa place près de Lotty.

Les hommes de Ruby Creek, au haut de leur rocher, distinguaient nettement chaque mot prononcé au-dessous d'eux. Ils entendirent le Grand Serpent dire en mauvais anglais :

— *Squaw* blanches, êtes-vous prêtes à faire de nos amis vos hommes ? Alors nous célébrerons les noces, tout de suite, et vous suivrez vos hommes dans leurs *wigwams.*

— Décidez-vous Alice, dit Jack Corters. Vous savez que je vous aime, oui, que je vous adore de toute la flamme de mon cœur, et je vous jure...

— Ne jurez pas, Jack Corters, interrompît Alice ; vous ne feriez qu'un faux serment de plus, car chaque mot qui tombe de vos lèvres est un vil mensonge... Je vous fais aujourd'hui la même réponse que je vous ai faite une fois, dans le magasin de mon père : Je vous méprise, et jamais je ne serai votre femme, jamais...

— Vous prononcez votre arrêt de mort, Alice, s'écria Corters. Réfléchissez... C'est la torture par les mains des Cheyennes.

— Je ne tremblerai pas devant la mort, répliqua Alice en rejetant fièrement la tête en arrière. Je saurai mourir.

— Et vous Lotty, dit à son tour Hankins, voulez-vous être à moi ? Il faut espérer que votre sein ne recèle pas un esprit aussi fier que celui de votre amie.

— Je partagerai le sort d'Alice, répondit Lotty. Mais à vous, Hankins, je crie : Vous vous vantez d'être chrétien, et pourtant vous violez une des lois que dieu nous a données pour y conformer notre vie : « Tu ne désireras pas la femme de ton prochain ». Ainsi est-il écrit. Or, je suis la femme d'un autre, et j'aime mon époux autant que je vous hais.

Là-haut, Tom Towners tombait, sanglotant sur le rocher, en entendant cette réponse de sa femme chérie. La voix du Grand Serpent s'éleva :

— Les femmes blanches ont choisi. C'est bien. Maintenant mes braves guerriers rouges peuvent venir, et leur envoyer au cœur, au lieu de l'amour, le fer mortel.

Aussitôt s'avancèrent douze indiens armés de lances.

Lotty ferma les yeux, le frisson de la mort prochaine courut dans ses membres délicats et gracieux.

Alice regardait d'un air d'orgueil et de défi les terribles Cheyennes ; un sourire de mépris se jouait sur ses lèvres.

— En joue ! commanda Buffalo Bill à voix basse. Que chacun vise son homme. Nous sommes douze ici, ils sont aussi douze en bas, sans parler des autres. Le compte est juste.

Dans le camp, le son lugubre du tambour se fit entendre de nouveau, les femmes se rapprochèrent, curieuses, pour mieux voir le visage des victimes et se repaître de leurs tortures.

Les douze Indiens levèrent leurs lances, les brandissant avant le coup fatal.

— Feu ! commanda Buffalo Bill. Au même moment, on entendit douze détonations, douze balles sifflèrent d'en haut, et chacune frappa un homme.

Les douze Peaux-Rouges qui devaient procéder au supplice, tombèrent ensemble sous le feu destructeur des hommes de Ruby Creek.

— Nous ne pouvions pas désirer mieux, dit Buffalo Bill. Maintenant continuons. Il ne faut pas les laisser revenir de leur surprise. Feu à volonté, mais toujours dans le plus épais du tas. De cette façon nous leur donnerons mieux le change sur notre compte.

Derrière le buisson, sur la roche, les coups de feu crépitaient rapides et justes, et au-dessous, dans le campement des Cheyennes, régnait l'épouvante, car la mort et la destruction frappaient comme la foudre du ciel dans les rangs des Indiens.

Un beau coup de fusil

AUSSITÔT que les Cheyennes eurent reconnu d'où venaient les coups de fusil, ils éclatèrent en un terrible hurlement de rage. Buffalo Bill vit distinctement Corters se consulter avec le chef, le Grand Serpent. Au bout de quelques minutes, ils semblèrent avoir dressé leur plan.

Pendant que des centaines de sauvages grimpaient à l'assaut du rocher où les hommes de Ruby Creek se trouvaient, d'autres quittaient le campement, brandissant leurs couteaux, leurs tomahawks et leurs fusils, et Buffalo Bill ne douta pas que ceux-ci n'allassent essayer de prendre la roche à revers, du côté de sa retraite.

— Amis, cria-t-il, en regardant ses hommes d'un air sérieux qu'ils ne lui avaient jamais encore vu, je crois qu'il s'agit maintenant de mourir. Ce qui m'intéresse désormais, c'eſt que ces bêtes rouges, hideusement peinturées, ne me trouvent pas faiblissant et abattu. J'ai vécu dans l'Arkansas en homme libre et vaillant, c'eſt en homme libre et vaillant que, dans l'Arkansas, je veux mourir. Mais avant que ces coquins nous volent nos scalpes, nous en enverrons tant que nous pourrons dans l'enfer.

— Vive Buffalo Bill ! crièrent les hommes de Ruby Creek ; et de nouveau crépitèrent les carabines, et leurs balles descendirent d'autres Indiens, qui arrivés presque au haut du rocher, furent précipités dans le vide.

Buffalo Bill s'aventura jusqu'au bord extérieur. Là, se servant de la crosse de son fusil comme d'une massue, il la laissait retomber avec une effroyable violence sur les crânes des Peaux-Rouges qui se montraient à sa portée.

Tout à coup il remarqua un sauvage de grande ſtature, qui, son *bowie-knife* entre les dents, avait escaladé la roche à un endroit que ni lui, ni ses amis, ne surveillaient.

C'était le Grand Serpent, le chef des Cheyennes.

Buffalo Bill ne prit pas le temps de recharger sa carabine. Il se précipita au-devant de l'Indien, le bras levé pour l'assommer d'un coup de crosse.

Mais le Grand Serpent, vif comme l'éclair, se jeta à terre, saisit par les pieds Buffalo Bill qui tomba, et, avec une souplesse digne de son nom, sauta sur le corps du chasseur de l'Arkansas.

Buffalo Bill jeta de côté sa carabine, qui n'était plus pour lui qu'un embarras. D'un coup d'œil il avait reconnu en ce moment qu'aucun secours ne pouvait lui venir de ses compagnons, trop occupés pour leur propre compte.

Il savait donc qu'il n'avait à compter que sur sa force et son adresse pour ne pas tomber victime de l'Indien.

Le Grand Serpent avait saisi des deux mains le cou de Buffalo Bill, et il lui serrait la gorge si fort que le brave Cody ne pouvait plus aspirer l'air. Alors la main droite du sauvage se porta à sa bouche, et au même moment Buffalo Bill vit le *bowie-knife* en mouvement au-dessus de sa tête.

Heureusement il réussissait, en cet instant même, à donner au sauvage un croc-en-jambe qui amena sa chute.

Avec un sourd craquement, le Grand Serpent s'abattit sur la pierre et Buffalo Bill, redressé d'un bond, le saisit à son tour et put lui mettre un genou sur la poitrine.

— Chien de Cheyenne ! fit-il, mon heure n'a pas sonné, c'est la tienne. À moi ton couteau, il ne ravira plus le scalpe d'aucun homme blanc.

D'un seul mouvement de sa main de fer, il tordit le poignet du sauvage, dont les doigts se détendirent. Le couteau tomba avec un bruit clair tout près du corps de son maître.

Le Grand Serpent écumait ; il s'efforçait de secouer le poids de son adversaire, mais Buffalo Bill eut bientôt ramassé le *bowie-knife,* qu'il appuya sur le cou de l'Indien. Il l'enfonça légèrement une fois, et aussitôt il sentit un flot de sang chaud lui jaillir sur la main, tandis que, sous lui, le sauvage se crispait dans une suprême convulsion. Les Cheyennes avaient perdu leur Chef.

— Par tous les jambons de Chicago, s'écria Joe Bevins, le petit caporal, qui accourait au secours de Cody, vous avez admirablement fait ça. Un homme de Chicago ne saurait pas égorger un porc mieux que vous ne l'avez fait de ce sauvage.

Buffalo Bill voulait répondre au petit caporal, mais il entendit le cri de guerre des Indiens qui avaient gravi la roche par derrière et en escaladaient déjà le dernier rebord.

— C'est la fin, dit Buffalo Bill. Nous allons nous trouver au milieu, mes amis. Nous serons écrasés comme un grain de maïs entre deux meules. Mais qu'importe ? Nous combattrons comme des lions, en nous recommandant au dieu unique, et ils n'auront pas un de nous vivant.

Des centaines de Cheyennes apparaissaient, bondissant sur la roche, le tomahawk au poing, ils se précipitèrent contre les héros de Ruby Creek.

Ceux-ci, ne formant plus qu'un groupe compact qui faisait front partout, ouvrirent le feu des deux côtés, avec une telle efficacité que les Cheyennes eurent un mouvement de recul.

Mais ils ne tardèrent pas à renouveler leur attaque ; les balles bien dirigées des hommes de Ruby Creek les reçurent encore ; mais Buffalo Bill dut s'avouer qu'une telle lutte pouvait à peine durer quelques minutes de plus.

Pourtant, qu'y a-t-il ? Des coups de feu éclatant au pied des rochers ; du campement s'élèvent les cris perçants des femmes affolées, les hurlements des enfants, les clameurs d'alarme que poussent les guerriers restés là. Les Indiens sur les rochers hésitent, on leur envoie d'en bas une grêle de flèches ; l'aspect des choses a changé soudain comme par un coup de baguette magique.

— La vie ! le salut ! cria Buffalo Bill qui d'un coup d'œil avait saisi la situation. Les Ogallallas sont en bas, ils viennent à notre aide. Ah ! excellente Allannah, comme nous te remercions !

Sur la roche monte et se répand de tous les côtés, en tous les points, toute une armée de guerriers rouges qui portent l'ornement de plumes des Ogallallas.

Les Cheyennes sont balayés, fusillés sur les bords du rocher dont ils dégringolent les parois rapides, percés de lances, abattus à coups de tomahawk partout où ils se montrent.

Le sang coule en rouges cascatelles au flanc des Roches du Mauvais Esprit, et c'est presque exclusivement du sang Cheyenne.

On pense bien que Buffalo Bill et les hommes de Ruby Creek ne restèrent pas inactifs dans cette circonstance. Quand le sommet de la roche fut déblayé, que les Cheyennes qui l'occupaient furent tous morts ou en fuite, ils reformèrent leur petit groupe et descendirent au campement, dont les Ogallallas s'étaient sans peine emparés.

Leur cri de guerre s'entendait au loin, car une partie de leurs guerriers s'étaient lancés à la poursuite des Cheyennes survivants, qui fuyaient dans la forêt. La ceinture des vainqueurs était garnie abondamment des scalpes pris aux ennemis.

— Es-tu content de moi, Buffalo Bill ? dit soudain une voix auprès du chasseur du Kansas.

— Allannah ! Reine, libératrice ! s'écria Buffalo Bill en apercevant la *squaw* blanche en costume de guerre, qui s’était avancée vers lui.

— Je crois que nous ne sommes pas venus une minute trop tôt, continua-t-elle en riant. Mais vous avez vaillamment tenu contre les Cheyennes, malgré leur nombre écrasant. Maintenant nous en avons fini une fois pour toutes avec ces loups rouges. Ils ont mérité leur sort, car ils étaient faux, hypocrites et méchants, et le mensonge habitait leurs lèvres… Non, ne me remercie pas, reprit-elle comme Buffalo Bill, en un geste de gratitude, voulait lui saisir la main. Tu ne sais pas, tu ne te doutes pas pour qui j’ai fait cela. Mais, où est Alice ?

— Oui, où est-elle ? répéta inopinément la voix enrouée et grondeuse d’Enfield. Regarde là-haut sur ce rocher, le plus haut du groupe, et tu verras ce que tu as fait, Allannah, comme tu as encore cette fois enlevé Alice au brigand Jack Corters !

Un cri d’effroi s’échappa des lèvres non seulement d’Allannah, mais aussi des hommes de Ruby Creek, lorsqu’ils portèrent les yeux sur le point indiqué.

Alice s’y tordait dans les bras de Corters, qui, voyant l’impossibilité de la fuite, s’efforçait de traîner celle qu’il aimait sur le bord de l’abîme pour s’y lancer avec elle.

— C’est à la mort que tu l’as menée ! criait Enfield comme un frénétique en montrant le poing à Allannah. Si tu ne l’avais pas livrée aux mains de Corters, tout serait bien maintenant. Que son sang retombe sur ta tête !

La *squaw* blanche était là, immobile et frissonnante. En proie à une émotion sincère, Enfield reprit :

— Celle qui va à sa destruction, là-haut, … ce n’est pas ma fille, après tout… c'est ton enfant !

Un cri qui n'avait rien d'humain sortit du sein de la reine au visage pâle. Enfield continua :

— Dans cette nuit où ma femme et toi, la sœur de ma femme, vous êtes devenues mères presque en même temps, mon enfant mourut, pendant que ma femme était en proie à la fièvre. Toi aussi, tu étais sans connaissance ; et alors… alors j'ai pris ta petite fille à ton côté et j'ai placé près de toi le petit cadavre, et puis j'ai donné l'enfant vivant à ma femme.

— Alice, mon enfant, ma fille ! sanglotait Allannah, tombant à genoux, comme foudroyée. Faut-il que je te voie périr là, devant mes yeux ? Oh ! qui te sauvera ?

— Elle est sauvée ! s'écria Buffalo Bill, pendant que la détonation de sa carabine se faisait entendre. Regarde Allannah, ton enfant vivra.

Buffalo Bill avait gardé son sang-froid au milieu de ce tumulte de douleurs et de passions. Vif comme l'éclair, il avait épaulé sa carabine, visé rapidement, et sentant toute la vie qui était en lui se concentrer dans ses yeux, il avait tiré.

Au moment même où Jack Corters allait précipiter sa victime dans le vide, la balle de Buffalo Bill lui perçait le front, et sans un cri le bandit tombait inanimé.

Quelques minutes après, Alice se trouvait descendue du rocher auprès des siens, Allannah l'enfermait dans ses bras, la pressait sur son sein, baisait le visage de sa fille en l'inondant de ses larmes.

Tom Towners arriva aussi triomphant avec sa Lotty. Il l'avait trouvée dans le campement. Elle n'avait aucun mal, et elle se réjouissait, pleurait et riait au cou de son mari.

— Et Hankins ? demanda Buffalo Bill. Qu'est devenu le sang-mêlé ?

— Il s'est donné la mort, répondit Lotty. Il s'est fait justice lui-même lorsqu'il a vu qu'il n'y avait aucun moyen pour lui d'échapper. Au moment où il appliquait le revolver à sa tempe et faisait feu, ses derniers mots furent : Je vous aime, Lotty.

— Maintenant, dit Buffalo Bill, l'air satisfait, je pense que nous en avons pour un long temps, de repos et de paix, dans l'Arkansas. Les deux coquins Jack Corters et Hankins ont accompli leur destinée, les Cheyennes sont dispersés et la bande de voleurs dont Jack Corters était le chef est détruite, ou autant vaut. C'est toi après dieu, Allannah, que nous en devons remercier.

— Non, ce n'est pas moi, répliqua la reine blanche pendant que Cody lui prenait la main. C'est à ton énergie seulement qu'Alice et Lotty doivent de n'avoir pas été les victimes de leurs misérables ravisseurs. Tu étais derrière eux comme un vent d'orage et tu ne leur as pas laissé de répit.

— Et maintenant, viens-tu avec moi ? murmura Alice, en se courbant tendrement contre Allannah. Il y a si longtemps que tu me manques.

Allannah lui répondit d'une voix profondément émue :

— Il ne m'est pas permis de vivre à tes côtés. Un devoir plus haut m'appelle, qui n'est pas encore à sa fin. J'ai juré aux Ogallallas de les gouverner, de les commander, de les conduire aussi longtemps que je le pourrai. J'appartiens à tout un peuple, non à toi seule, mon enfant... Mais écoute, Alice, le serment que je te fais. Aie confiance en moi, ma chérie. Même s'il lui faut être éloignée, toujours ta mère sera près de toi.

— Peux-tu me pardonner, Allannah ? dit Enfield d'une voix sourde en tendant la main à la *squaw* blanche.

— Je te pardonne, répondit celle-ci, mais à condition que tu sois un bon père pour Alice et que tu ne la forces jamais à donner sa main à un homme qu'elle n'aime pas.

Enfield fit la promesse requise en toute sincérité. De grosses larmes coulaient le long de ses joues.

— Et maintenant à la maison, à Ruby Creek ! s'écria Buffalo Bill. Je suis inquiet de mon monde là-bas. Les Cheyennes en fuite peuvent faire à ma ferme une visite désagréable.

Cette crainte de Buffalo Bill était heureusement sans fondement. Ils trouvèrent, ses compagnons et lui, tous leurs parents et amis en excellente santé, et ils purent enfin se reposer sur leurs lauriers bien gagnés.

Alice et monsieur Enfield, après être restés plusieurs jours à la ferme de Cody, retournèrent ensemble à l'Agence indienne.

Ils étaient à peine entrés dans la maison qu'un employé de monsieur Enfield leur montra, à leur grande surprise, un petit coffre en bois qu'un Indien inconnu avait apporté quelques heures auparavant.

Sur le couvercle du coffre étaient gravés ces mots :

« POUR LA DOT DE MA CHÈRE ALICE ».

Ils ouvrirent la cassette et virent briller de l'or non monnayé qui ne représentait pas une fortune peu considérable.

Allannah, la reine blanche des Ogallallas, gouverna son peuple pendant deux années encore.

Puis, par une effroyable nuit de tempête, où le tonnerre roulait, où les éclairs zébraient ce ciel noir et où le vent d'orage hurlait autour du campement des Ogallallas, elle disparut sans laisser de traces.

C'était par une nuit semblable qu'elle avait apparu pour la première fois aux Ogallallas. Ceux-ci disent qu'elle est retournée vers le Grand Esprit, après avoir mis le peuple rouge dans la droite voie.

Ils ont la mémoire de leur reine en haute vénération, et ils l'adorent comme une divinité.

Où se retira Allannah, lorsqu'elle disparut par cette nuit de tempête ? Nous aurons peut-être l'occasion plus tard de le raconter à nos lecteurs.

Provisoirement cela reste pour tous un mystère. Le célèbre chasseur de l'Arkansas, Buffalo Bill lui-même, lorsqu'il parlait avec admiration et révérence de la reine Allannah, la considérait comme véritablement morte.

FIN

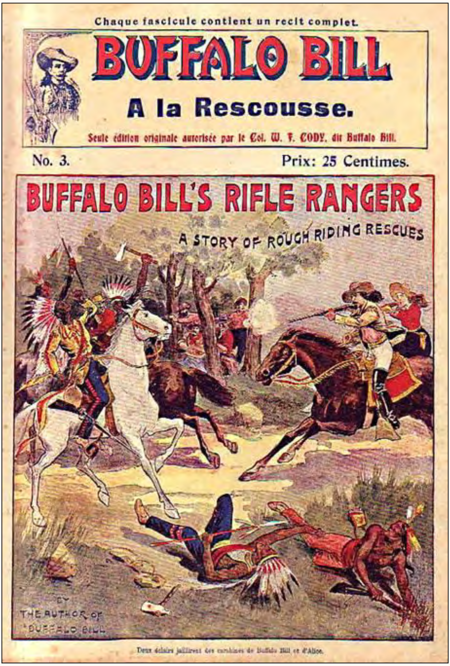
À la rescousse
ou *Les francs-tireurs à cheval,*
roman de William Frederick Cody (1846-1917)
constituant le « fascicule numéro 3 »
des aventures de Buffalo Bill,
est paru en août 1906.

ISBN : 978-2-89854-661-7
© Vertiges éditeur, 2025

– 2 662^e lecturiel –

Dépôt légal – BAnQ : deuxième trimestre 2025

Lecturiels
www.lecturiels.org


Chaque fascicule contient un recit complet.
BUFFALO BILL
A la Rescousse.
Seule édition originale autorisée par le Col. W. F. CODY, dit Buffalo Bill.
No. 3.
Prix: 25 Centimes.
BUFFALO BILL'S RIFLE RANGERS
A STORY OF ROUGH RIDING RESCUES
BY THE AUTHOR OF "BUFFALO BILL"
Deux éclairs jaillirent des carabines de Buffalo Bill et d'Alice.